LA
METALLIQVE
TRANSFORMATION.

Contenant trois anciens traictez en rithme Françoise.

A SCAVOIR,

La fontaine des amoureux de science: Autheur I. de la Fontaine.

Les remonstrances de Nature a l'Alchymiste errant: auec la responce dudict Alchym. par I. de Mung. Ensemble vn traicté de son Romant [illegible] Rose, concernant ledict art.

Le Sõmaire Philosophique de N. Flamel. Auec la deffense d'iceluy art, & des honestes personnages qui y vacquent: Contre les efforts que I. Girard met à les outrager.

DERNIERE EDITION.



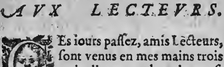
A LYON,

Chez PIERRE RIGAVD, ruë Merciere, à l'Enseigne de la Fortune.

M. DC. XVIII.

CES AVTHEVRS,
Aux Lecteurs.

Gens de bon cœur,nostre venuë
Donner ne vous doit desplaisir.
Si vne fois auez cogneuë
La verité cachée & nuë
En nos escrits aurez plaisir.



AVX LECTEVRS.

CEs iours passez, amis Lecteurs, sont venus en mes mains trois petits liures touchant la transformation des metaux, anciennement composez en rithme Françoise par autant de bons autheurs : lesquels i'estime si delectables & proffitables, qu'ils meritent bien estre leuz principalement par ceux qui ayment telle science. Et pource que parauant les exemplaires d'iceux estoyent si rares, que plusieurs desiroient en vain de les voir, vous pouuez cognoistre quelle affection m'a esmeu à prendre peine qu'ils vous fussent publiquement presentez, ie dy, moyennant l'aide de veritables copies escrites à la main, beaucoup mieux ageancez & corrects, que de ma part ne les auoit oncques trouuez separément. Mais ie pense qu'il est conuenable, de dire icy quelque autre chose de chacun d'iceux, pour vous donner plus de contentement.

Le premier qui est appellé la Fontaine

La fontaine des amoureux de science. des amoureux de ſcience, fut composé l'an 1413. par Iean de la Fontaine, natif de Valenciénes en la Conté de Henault: & a eſté cy deuant imprimé à Paris & à Lyon: Mais ſçauez-vous comment? Veritablement çà, & là, trop corrompu, & amplifié de pluſieurs choſes ſuperflues & ſottes, tant au regard du ſens, que de la rithme: Leſquelles y auoient eſté entremeſlees, par la liberalité de quelque ignorant, ſoubs eſpoir d'auoir part audict liure. Or vous veux-ie aduertir, qu'en tranſcriuant & dreſſant ce noſtre exéplaire, n'ay ſuiuy vne ſeule copie imprimee ou eſcripte à la main: à cauſe des fautes & erreurs eſtans en chacune de celles que i'ay peu recouurer: mais de toutes leurs meilleures pieces aſſemblees, &, à mon iugement, ou beſoin eſtoit, le mieux que i'ay peu corrigees, l'ay rendu tel qu'il eſt: touſiours fuyant, & en cedict liure, & és autres, de faire (par mon labeur) aucun tort aux autheurs, ou lecteurs d'iceux.

Des fours Quant aux diuerſes images des fours & vaiſſeaux, eſtans és impreſſions de Lyon, ie les ay laiſſees comme non neceſſaires: mais, que plus eſt, adiouſtees contre la ſentence meſme de l'autheur d'iceluy liure, qui dict (f. 10 page 1. vers 18.

Vn metal en vn ſeul vaiſſel,
Te conuient mettre en vn fornel: &c.
Ioinct qu'il n'eſt faicte aucune deſcription ou mention deſdicts fours & vaiſſeaux, és vieux exemplaires, leſquels nous auons veu eſcrits à la main.

Au ſecond liure qu'on n'auoit encores imprimé, eſt premierement introduicte nature, remōſtrant à l'Alchymiſte la difference de ſes effects & de ceux de l'art: à fin qu'il puiſſe trouuer ce qu'il cherche, en prenant & ſuyuant la voye naturelle: & apres, ledict Alchymiſte, luy faiſant reſponſe prudente. On l'appelloit communément, la complainte de nature: pource que l'autheur luy faict commencer ſa harangue en ſe doulourant. Quāt au nom d'iceluy autheur, les exemplaires que i'ay veu ne le portent en tiltre: mais i'eſtime, auec pluſieurs autres, que c'eſt Iean Clopinel, dict de Meung, d'où il eſtoit natif: encores que ie n'aye oublié le paſſage de cedict liure, où il eſt eſcrit (f. 38. pag. 1. verſ. penult.

Les remōſtran. faites par natu. à l'Alchy. &c. autheur I. de Meūg.

Comme tu peux voir és Romants
De Iean de Meung: qui bien m'appreuue,
Et tant les Sophiſtes repreuue.

Car cecy est dict soubs le personnage de Nature : & l'on peut semblablement voir entre ce que ledict de Meung ha composé, suyuant G. de Loris, au Romant de la rose, que Amour, qu'il fait là parler, tient tres-honorables propos de luy mesme. C'est apres auoir dict,

Cy se reposera Guillaume,
Dont le tombeau soit plein de baulme,
D'encens, de myrrhe, d'aloes,
Tant m'a seruy, tant m'a loes.
Ou s'ensuit,
Et puis viendra Iean Chopinel
Au cœur gentil, au cœur Isnel,
Qui naistra dessus Loyre à Meung,
Lequel & à soul & à ieun
Me seruira toute sa vie
Sans auarice & sans enuie:
Et sera si sage & si bon,
Qu'il n'auroit cure de raison,
Qui mes oignemens hait & blasme,
Combien qu'ils flairent plus que basme, &c.

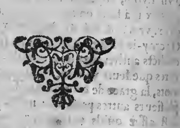
I'ay aussi extraict & ioinct au dessusdict liure, vn lieu d'icelui Romant, auquel ledict de Meung traicte manifestement de l'art susdict, & à cause duquel seul, plusieurs

ſieurs achetent ledict Romant. Apres eſt ſuyuant le petit teſtament attribué à Arnault de Villeneufue.

Le troiſieme liure (qui n'auoit paraunant eſté mis en lumiere) eſt intitulé le Sommaire Philoſophique de Nicolas Flamel : qui floriſſoit l'an 1393. & 1407. comme il appert encores en la ville de Paris à S. Innocent és monumẽs des deux arches oppoſites, le cymitiere entre elles, qu'il fit alors faire. En l'vne deſquelles ſont, outre autres choſes, erigees les effigies de deux Serpens, ou Dragons, & d'vn Lyon, ſuyuant la deſcription que d'iceux il a faict en ce liure, fol 60. page 2. vers 2. & fol. 61. page 1. vers 25. Or croy-ie bien que vous ne meſpriſerez ceſdicts autheurs pour leur ſtile : car encores que leurs vers ne ayent, quant aux mots, la grace de ceux de Ronſard, ou de pluſieurs autres poëtes de noſtre temps, c'eſt aſſez qu'ils enſeignent choſes exquiſes & precieuſes, leſquelles ſont ſouuent cachees ſoubs quelque vil habit. Encores ſera-ce humainement faict de les excuſer tous, ou aucuns d'iceux, des fautes qu'on leur pourroit attribuer, & en charger ou le temps, ou la perplexité &

Sommaire Philoſophique de N. Flamel.

difficulté de la matiere ſubiecte, ou bien les vices des exemplaires corrompus. I'ay adiouſté à la fin deſdicts liures, vne deffenſe de ceſte dicte ſcience: contre l'outrageuſe epiſtre de I. Girard: à fin qu'ils ſoyent moins ſubiects aux outrages de quelques lãgards eſtourdis,& plus agreables à pluſieurs honneſtes perſonnes. Or ſi en quelque endroict ma peine vous peut profiter ou plaire, iouyſſez-en iouyeuſement.



LA

LA FONTAINE DES AMOVREVX de ſcience : compoſee par Iean de la Fontaine de Valenciennes, en la Comté de Henault.



E fut au temps du mois de May,
Qu'on doit fouïr dueil & eſmay,
Que i'entray dedans vn vergier
Dont Zephirus fut iardinier,
Quand deuāt le iardin paſſoye,
Ie n'eſtois pas veſtu de ſoye:
Mais de pauures draps maintenu,
Pour n'apparoir en public nu.
Et m'esbattant auec deſir
De chaſſer loing mon deſplaiſir,
Ouy vn chant harmonieux
De pluſieurs oyſeaux gracieux.
Adonc ie regarday l'entree
Du iardin, qui eſtoit fermee.
Mais comme ma veuë eſtima

Zephirus tost la defferma:
Puis se retira, par effect
Monstrant qu'il n'auoit cela faict.
Et quand ie vis celle maniere,
Ie me tiray vn peu arriere,
Et en apres entray dedans.
Du iour n'auois mangé des dents,
I'auoye grand soif & grand faim.
Mais portois auec moy du pain,
Qu'auois gardé vne sepmaine.
Lors apperceu vne fontaine,
D'eau tres-clere, pure & fine,
Qui estoit soubs vne aubespine.
Ioyeusement empres massis,
Et de mon pain soupes y fis:
Puis m'endormis apres manger
Dedans ce gracieux verger:
Et selon mon entendement,
Ie dormy assez longuement;
Pour la plaisance que prenoye
Estant au songe que songeois:
Or pourrez sçauoir de mon songe,
Et s'apres le trouuay mensonge.
Il est vray qu'il me fut aduis,
Que deux belles dames au cler vis,
Semblables à filles de Roy
Au regard de leur noble arroy.
Vers moy s'en vindrent doucement
Et ie les saluë humblement,

En leur disant, illustres dames
Dieu vous sauf & de corps & d'ames,
Plaise vous à moy vos noms dire,
Ce ne me vueillez esconduire.
L'une respond par grand plaisance
Ami i'ay à nom Cognoissance:
Voici Raison que i'accompaigne,
Soit par monts, par vaux, par campaigne:
Elle te peut faire moult sage.
Alors entendant ce langage,
Et cuidant estre resueillé,
D'vn cas fus fort esmerueillé:
Car issir veis la fontaine,
Qui est tant aggreable & saine,
Sept ruisseaux que veu ie n'auoye,
M'estant couché en celle voye,
Lesquels m'auoyent si fort moüillé
Que i'en estoie tout souïllé:
Là s'espandoit l'eau à foison,
Adonc priay dame Raison,
Qui estoit auec Cognoissance,
Me dire la signifiance
De la fontaine & des ruisseaux
Qui sont si plantureux & beaux
Et à qui estoit le pourpris,
De tous costez bien entrepris
D'arbres & de fleurs odorantes
Arrousez des eaux courantes,
En sorte que pareils iamais

Ne me sembloit auoir veu. Mais
Elle me dict tresdoucement
Mon ami tu sçauras comment
Va de ce qu'as si grand desir:
Escoute moy tout à loisir.

En la Fontaine ha vne chose,
Qui est moult noblement enclose.
Celuy qui bien la cognoistroit,
Sur toutes autres l'aymeroit.
Qui la voudroit chercher & querre,
Et puis trouuee mettre en terre
Et secher en menue poudre,
Puis arriere en son eau resoudre,
Mais que fussent auant parties,
Puis assemblees les parties,
Qui la terre mettroit pourrir
En l'eaue que la doit nourrir
Il en naistroit vne pucelle
Portant fruict à double mammelle,
Mais qu'on ostast la pourriture,
Dont elle ne son fruit n'a ha-cure.
La pucelle dont te deuise
Si poingt & ard en meinte guise:
Car en l'air monte, en haut volant
Puis descend bas, à val coulant,
Et en s'en descendant Faonne,
Faon que nature luy donne.

C'est vn Dragon qui à trois goules:
Familleuses & iamais saoules.

Tout autour de luy chascun rue,
L'enuironnant ainsi qu'en rue,
Et poursuiuant par forte chasse
Tant que gresse couure sa face,
Que le noircist & si l'englue.
Puis le compresse & le mengue,
Elle r'enfante mesmement:
(Ce se fait amoureusement:
Plus puissant que deuant grand somme:
Puis le boit comme ius de pomme.
Ainsi l'enfant à sa maniere,
Souuent boit & r'enfante arriere,
Tant que plus cler est que Christal.
Pour vray le fait en est ytal.
Et quand il est ainsi luisant,
En eaue moult fort & puissant,
Il pense deuorer sa mere,
Qui ha mangé son frere & pere.
Ainsi comme l'alaitte & couue
Le Dragon le fier de sa couue,
Sa mere en deux parties part,
Que luy aide apres ce depart,
Et puis la deliure à trois goules,
Qui l'ont plus tost prins que gargoules.
Alors est le plus fort du monde,
Iamais n'est rien qui le confonde.
Merueilleux il est & puissant.
Vne once en vaut cent d'or pesant.
C'est vn feu de telle nature,

Alias Mais auãt par chaleur on chasse Gresse que luy couure la face.

Alias Mais dessus luy faut que lon chasse &c.

Qu'il

Qu'il passe toute pourriture,
Et transmue en autre substance,
Quant qu'il attaint à sa semblance.
Et guerist maladie toute,
Apostume, lepre, & goutte:
Et és vieux corps donne ieunesse,
Et és ieunes, sens, & liesse.
C'est ainsi que de Dieu miracle:
Ce ne peut faire le triacle,
Ne rien qui soit soubs Ciel trouué,
Fors ceci, qui est esprouué
Par les Prophetes anciens,
Et par docteurs Phisiciens.
Mais on ne l'ose plus enquerre,
Pour peur des Seigneur de la terre,
Onques mais n'aduint tel meschiés
Car ce faire on peut sans peché:
Moult de Sages si l'ont aymé,
Maudit soit qui l'ha diffamé,
Lon ne le doit onc reueler,
Qu'à ceux qui veulent Dieu aymer.
Et qui bien aiment, ont victoire
Pour seruir Dieu, aymer, ou croire:
Car cil à qui Dieu donne espace,
De viure tant que en quelque place
Il ait celle œuure labouree,
A de Dieu la grace impetree
En soy, saches certainement.
Dont prier doit deuotement

Pour les saincts hommes qui l'ont mise
En escrit selon leur deuise,
Philosophes & Saincts prud'hommes:
Dont ie ne sçay dire les sommes,
Mais Dieu leur face à tous merci,
Qui ont ouuré iusques ici:
Et ceux qui ayment la science,
Dieu leur doint bien & patience.
Scauoir dois que celuy Serpent,
Que ie t'ay dit premierement,
Est gouuerné de sept Ruisseaux,
Qui tant sont amoureux & beaux,
Ainsi l'ay voulu figurer,
Mais autrement le vueil nommer:
C'est vne pierre noble & digne,
Faicte par science diuine,
En laquelle vertu abonde,
Plus qu'en nulle qui soit au monde:
Trouuee est par Astronomie,
Et par vraye Philosophie.
Elle prouient en la montaigne
On ne croist nulle chose estraigne. Alias On trouue quelle croist en haut, auecques tout ce qu'il luy faut.
Sachez de verité prouuee,
Plusieurs sages l'y ont trouuee.
Encores la peut-on trouuer
Par peine de bien labourer,
Des Philosophes est la pierriere
Que tant est amoureuse & chere.
Aisément on la peut auoir:

Et si vaut mieux que nul auoir.
Mais peine auras moult enduree,
Auant que tu l'ayes trouuee.
L'ayant, n'auras faute de rien
Qu'en trouue en ce monde terrien.
Or reuenons à la fontaine
Pour en sçauoir chose certaine.
Celle fontaine de valeur,
Est à vne Dame d'honneur,
Laquelle est Nature appellee,
Qui doit estre moult honoree:
Car par elle toute chose est faicte,
Et s'elle y faut, tost est deffaicte.
Long temps ha que fust establie.
Celle Dame ie vous affie:
Car aussi tost que Dieu eut faits
Les Elemens qui sont parfaits,
L'eau, l'Air, la Terre, & le Feu,
Nature en tout parfaicte fu.
Sans nature ne peut pas croistre,
Dedans la mer la petite oistre.
Nature est mere à la ronde
De toutes les choses du monde.
Noble chose est que de Nature.
Moult bien y pert à la figure
De l'homme, que nature ha faicte,
En quoy de rien ne s'est meffaicte:
Aussi fait-il en plusieurs choses,
Qui par Nature sont descloses.

Oyseaux, arbres, bestes, fleurettes,
Du tout par Nature sont faites:
Et ainsi est-il des metaux,
Qui ne sont pareils ny esgaux,
Car par elle mesme se font,
Dedans la terre bien profond:
Desquels plus à plein conteray
Quand Nature te monstreray,
Laquelle ie veux que tu voye,
Afin que mieux suyue sa voye
Et son sentier en la tienne œuure:
Car il faut que la te descouure.
Ainsi que tels propos tenoit,
Ie veis Nature que venoit.
Et alors, sans faire delay,
Droict encontre elle m'en allay
Pour la saluer humblement.
Mais certes tout premierement
Vers moy feit inclination.
Me donnant salutation.
Lors Raison dict, voici Nature:
A l'aymer mets toute ta cure:
C'est elle que te fera estre
De son ouurage prudent maistre.
Ie l'escoutay diligemment:
Et elle se prit sagement
A me demander où i'estoye
Et qu'en ce liu là ie queroye:
Car il estoit beaucoup sauuage,

Et pour les non-clercs plein d'ombrage.
Dame, di-ie, par Dieu de cieux,
Ie suis venu ci, comme cieux,
Qui ne sçait en quelle part aller,
Pour bonne aduenture trouuer.
Mais ie vous diray sans attente,
Et en bref propos mon entente.
Vn moult grand Prelat vey iadis,
Sçauant, clerc, prudent & subtils,
Qui parloit en commun langage,
Ainsi que faict maint homme sage
Du sçauoir de la medecine
Qu'il faisoit tres-haute & tres-digne,
En demonstrant ses excellences
Par moult grandes experiences.
Des Philosophes & leur science
Deuisoit en grand reuerence.
Bien auoit esté à l'escolle.
Alors fus mis en une colle
Ardente, d'apprendre & sçauoir
Chose meilleure que tout auoir:
Et de luy demander m'aduint,
D'où premier la science vint:
S'en escrit on la rencontra
Ex qui fut cil qui la monstra:
Il me respondit sans delay
Par ces propos que vous diray.
Science si est de Dieu don,
Qui vient par inspiration.

Ainsi est science donnee
De Dieu, & en l'homme inspiree:
Mais auec ce apprend on bien
A l'escolle par son engien.
Mais auant qu'une lettre fust veuë
Si estoit la science sceuë,
Par gens non clercs, mais inspirez,
Qui doiuent bien estre honorez:
Car plusieurs ont trouué science,
Par la diuine sapience:
Et encore est Dieu tout puissant
Pour donner à son vray seruant
Science telle qu'il luy plaist:
Dequoy à plusieurs clercs desplaist.
Disans qu'aucun n'est suffisant,
S'il n'a esté estudiant.
Qui n'est maistre és ars, ou docteur,
Entre clers reçoit peu d'honneur.
Et de ce les doit-on blasmer,
Quand autruy ne sçauent loüer:
Mais qui bien punir les voudroit,
Les liures oster leur faudroit.
Là seroit science faillie
En plusieurs clercs, n'endoutez mie:
Et pas ne le seroit és laiz,
Qui font rondeaux & virelais,
Et qui sçauent metrifier,
Et plusieurs choses que mestier
Font à maintes gens à deliure.

Qu'ils ne trouuent pas en leur liure.
Le Charpentier, & le Masson
N'estudient que bien peu, non
Et si font aussi belle vsine,
Qu'estudians en Medecine,
En Loix, & en Theologie,
Pour auoir pratiqué leur vie.
Dés lors fus grandement épris.
D'emploier du tout mes esprits,
Tant que par vraye experience,
Auoir peusses la cognoissance,
De ce que maint homme desire,
Par grace du souuerain sire.
Mon conte raison & nature,
Bien escoutoient ie vous asseure.
Puis à nature di, Madame,
Helas tousiours de corps & d'ame,
Suis en trauail voulant apprendre
Science, ou ne puisse mesprendre,
Pour auoir honneur en ma vie,
Sans ce que nul y ait enuie:
Car tout mon bien ie vueil acquerre,
Comme les Laboureurs de terre:
La terre fouir & houer
Et puis sa semence semer
Comme font les vrais Laboureurs,
Qui sont leurs biens & leurs honneurs.
Et pour cela prier vous vueil,
Que vous me dictes de voz vueil,

Comme on nomme celle fontaine,
Qui tant est amoureuse & saine.
Elle respond, amy de voir
Puis que desirez le sçauoir.
Elle s'appelle, pour le mieux,
La fontaine des amoureux.
Or te doit-il estre notoire
Que depuis Eue nostre mere
I'ay gouuerné tretout le monde,
Si grand comme il est à la ronde:
Sans moy ne peut chose regner,
Si Dieu ne la veut inspirer.
Moy qui suis nature appellee,
I'ay la terre enuironnee,
Dehors, dedans, & au milieu:
En toute chose prins mon lieu,
Par mandement de Dieu le Pere,
De toutes choses ie suis mere,
A toutes ie donne vertu,
sans moy n'est rien, ne oncques fu,
Chose qui soit sous le ciel trouuee,
Qui par moy ne soit gouuernee.
Mais puis que tu entends raison,
Ie te vueil donner vn bel don,
Par lequel, si tu veux bien faire,
Tu pourras Paradis acquerre,
Et en ce monde grand richesse,
D'on te pourra venir noblesse,
Honneur & grande Seigneurie,

Et toute puissance en ta vie:
Car en ioye tu l'vserás,
Et mout de nobles faicts verras,
Par celle fontaine & cauerne,
Qui tous les sept metaux gouuerne.
Ils en viennent.c'est chose claire,
Mais de la Fontaine suis mere,
Laquelle est douce comme miel,
Et aux sept Planetes du ciel,
Comparée est:sçauoir Saturne,
Iupiter mars & la Lune.
Le Soleil, Mercure & Venus:
Entends bien,tu y es tenus.
Les sept Planettes que i'ai dict
Accomparons sans contredict,
Aux sept metaux venans de terre
Qui tous sont faits d'vne matiere.
L'or entendons par le Soleil,
Qui est vn metail sans pareil.
Et puis entendons pour l'argent,
Luna le metail noble & gent.
Venus pour le cuiure entendon,
Et aussi c'est moult bien son nom.
Mars pour le fer,& pour l'estain
Entendons Iupiter le sain.
Et le plomb pour Saturne en bel,
Que nous appellons or mesel,
Mercurius est vif argent,
Qui a tout le gouuernement,

Des sept metaux : car c'est leur mere,
Tout ainsi que si les compere:
Qui les imparfaits peut parfaire.
Apres le te voudray remetraire,
Or entends bien que ie diray.
Et comme ie declareray
La Fontaine à dame Nature,
Que tu vois ci pres en figure.
Si tu sçais bien Mercure mettre
En œuure comme dit la lettre,
Medecine tu en feras,
Dont paradis puis acquerras,
Auecques l'honneur de ce Monde,
Ou grand' planté de bien abonde.
Scauoir dois par Astronomie,
Et par vraye Philophie,
Que Mercure est des sept metaux.
La matiere, & le principaux:
Car par sa pesanteur plombasse,
Se tient sous terre en vne masse,
Nonobstant qu'elle est volatiue,
Et és autres moult conuersiue,
Et est sous la terre trouuee,
Tout ainsi comme est la rousee.
Et puis en l'air du Ciel s'en monte,
Moy Nature le te raconte,
Et si apres peut conceuoir.
Qui en veut Medecine auoir
Mercuriale, en son vessel,

Le mettra dedans le fournel
Pour faire ſublimation.
Qui eſt de Dieu vn noble don,
Laquelle ie te veux monſtrer
A mon pouuoir: & figurer.
Car ſi ne fais purs corps & ame,
Ia ne feras bonne almagame,
N'auſſi bon paracheuement.
Mets y donc ton entendement.
Or entends ſi tu veux ſcauoir,
(Mieux vaut bon ſens que nul auoir)
Pren ton corps & en fais eſſai,
Comme autres ont faict bien le ſcai.
Ton eſprit te faut bien monder,
Ains que puiſſes incorporer.
Si faire veux bonne bataille
Vingt contre ſept conuient ſans faille,
Et ſi ton corps ne peut deſtruire
Vingt, à ce pas il faut qu'il meure.
Si eſt la bataille premiere,
De Mercure tres-forte & fiere,
Apres rendre lui conuient faire,
Ançois qu'on en puiſt rien attraire.
Quand à ton vouloir entrepris
Rendu ſera, lors eſtant pris.
Si tu en veux auoir raiſon,
L'enfermeras dans la priſon,
D'où il ne ſe puiſſe bouger.
Mais d'vn don le dois ſoulager:

Alias Vingt en-contre cō-uient, &c.

Ou

Ou pour toy rien ne voudra faire,
Tant que luy feras le contraire.
Et si faire lui veux plaisir,
Il le te conuient eslargir,
Et remettre en son premier estre,
Et pource feras tu son maistre:
Autrement sçauoir bien ne peux
Ce que tu quiers, & que tu veux.
Mais par ce point tu le sçauras,
Et à tout ton plaisir viendras,
Mais que tu faces de ton corps
Ce dont te fais ci le recors.
Faire dois donc, sans contredit,
Premier de ton corps esprit,
Et l'esprit reincorporer
En son corps sans point separer.
Et si tout ce tu ne scais faire,
Si tu ne commence point l'affaire.
Apres ceste coniunction,
Se commence operation,
De laquelle, si tu poursieux,
Tu auras la gloire des cieux,
Mais tu dois sçauoir par ce liure,
Que moi Nature te deliure,
Que le Mercure du Soleil,
N'est pas à la Lune pareil:
Car tousiours doit demeurer blanche,
Pour faire chose à sa semblance,
Et celui qui au Soleil sert,

Le doit ressembler en appert:
Car on le doit rubifier:
Et ce est le labeur premier.
Et puis assembler les peut-on
Comme i'ay dit, en ma maison
Cy deuant que tu as ouye,
Qui te doit trouuer en l'ouye.
Et si ce ne sçauois entendre:
En ton labeur pourrois mesprendre:
Et à l'aduenture perdrois
Long temps, & en vain l'vserois.
Et s'a mon dit sçais labourer,
Seurement y peux proceder.
Or as tu vn point de ceste œuure,
Que moi Nature te descouure.
Si te faut par bonne raison,
Faire apres congelation
De corps & d'esprit ensemble,
Tant que l'vn à l'autre ressemble,
Et puis te conuient par bon sens
Separer les quatre elemens,
Lesquels tous nouueaux tu feras,
Et puis en œuure les metras.
Premier tu dois le feu extraire,
Et l'air aussi pour c'est affaire,
Et les composer en apres.
Ce te dits cy par mots expres,
La terre & l'eau dautre part,

Set

Seruent moult bien à celui art,
Et aussi fait la quinte essence: Alias
Car c'est de nostre fait la cence. Et en faisant.
Quand tu as les quatre trouuez, Al. Sciēce.
Et l'vn de l'autre separez,
Ainsi que i'ai dit par dessus,
Ton faict sera demi conclus.
Or peux proceder moiennant,
Que tu faces ce que deuant
Ie t'ai en ce chapitre dit.
Tu le mettras au four petit,
Cela s'appelle mariage,
Quand il est fait par homme sage:
Et aussi c'est moult bien son nom.
Or entendez bien la raison:
Car masculin est fort liable
Auec feminin amiable.
Et quand purs & nets sont trouuez,
Et l'vn auec l'autre assemblez,
Generation fort certaine,
Si que c'est vn œuure hautaine,
Et qui est de grande substance.
Ainsi est-il, d'autre semblance,
De maint homme, & de mainte femme,
Qui ont bon loz & bonne fame,
Par leurs enfans qu'ils sçauent faire,
Dont chacun doit priser l'affaire:
D'oiseaux, de bestes, & de fruicts:
Autrement prouuer ie le puis:

Mettez,

Mettez d'vn arbre la semence
En terre pour bonne science:
Apres ta putrefaction,
En viendra generation.
Par le froment le peux sçauoir,
Qui vaut mieux que nul autre auoir,
Semant vn grain, en auras mille.
Là ne faut estre moult habile:
Ne oncques ne fut creature,
Al. Cóme *Qui dire peut à moy Nature,*
Naissance ay prins sans te cercher,
Tu ne peux rien me reprocher:
Et ainsi des metaux est il,
Dont Mercure est le plus subtil.
al Quand il est mis dedãs son corps Il le conuient enamourer. De sõ pareil puis labourer, &c.
Dans le Four est mis, ou son corps,
Que ie t'ay dit en mes records.
Et de ce faire il est moult prest,
Ainsi que verras cy apres.
Là luy conuient enamourer,
Son pareil, & puis labourer,
Mais ains qu'affin puisse venir,
D'ensemble les faut despartir.
Mais apres celle departie,
Se r'assemblent ie vous affie.
La fois premier est fiansaille,
Et la seconde l'espousaille,
A la tierce fois par droicture,
Assemblees en vne nature,
C'est le mariage parfaict

Auquel

Auquel gist trestout nostre fait.
Or entens bien comme i'ai dit:
Car pour vrai en rien n'ai mesdit.
Quand tu les auras separez,
Et peu à peu bien reparez,
En apres les r'assembleres,
Et l'vn auec l'autre mettras.
Mais te souuienne en ta leçon,
Du prouerbe que dit Caton:
L'homme qui list en rien n'entend,
Semble au chasseur qui rien ne prend,
Si apprens donc à bien entendre,
Affin que ne puisses reprendre
Les liures, ne les bons facteurs,
Lesquels sont parfaicts entendeurs:
Car tous ceux qui nostre œuure blasment,
Ne la cognoissent ne l'entendent:
Celui qui bien nous entendroit,
Moult tost à nostre œuure viendroit:
Plusieurs fois a esté ouuree,
Et par Philosophes esprouuee:
Mais plusieurs gens tenus pour sages
La blasment dont ils sont folages:
Et chacun les en doit blasmer,
Qui a sens en soi sans amer.
Mais loüer doit-on bien & bel,
Tous ceux qui aiment tel ioiel,
Et qui le pensent à trouuer,
Par peine de bien labourer.

Et

Et doit-on dire, c'est bien faict,
Los merite leur bel effect.
Or auons nous dict vne chose,
Qu'il faut que briefuement soit declose.
C'est que si bien proceder veux
Tu faces l'union des deux,
Tant que fiancez puissent estre
Ou vaissel qui en scait bien l'estre.
Et puis pour ton faict separer
Le te conuient bien ordonner.
Et pour t'en dire la façon
Ce n'est que resolution
Laquelle te faict grand mestier,
Se poursuiuir veux le mestier,
Elle doit le compost deffaire
Alias *Ainsi que tu en as affaire,*
Quand tu *Tant que chacun à part lui soit,*
verras la *Et puis ayant la terre soif,*
terre sei- *De l'eau du Ciel par droicture,*
che, *(Car ils sont tout d'vne nature)*
De l'eau *C'est raison qu'elle soit abreuuee,*
du Ciel *Et de moi sera gouuernee.*
fais qu'el- *Or t'ai-ie dit sans rien mesprendre,*
le leiche: *Comme ton corps peut ame prendre,*
Car ils sôt *Et comme los faut despartir.*
tous d'vne *Et l'vn d'auec l'autre partir:*
nature, *Mais la despartie, sans doute,*
Laboure *Est la clef de nostre œuure toute.*
doncques *Par le feu elle se parfaict:*
par droi-
ēture.

Sans luy l'art seroit imparfaict.
Aucuns dient, que feu n'engendre
De sa nature fors que cendre:
Mais, leur reuerence sauuee,
Nature est dans le feu entee:
Car si Nature n'y estoit,
Iamais le feu chaleur n'auroit.
Et si prouuer ie le voulois,
Le Sel en tesmoing ie prendrois. Alias Sol.
Mais quoy nous lairrons ce propos,
Et autre dire voulons loz.
Et quand ce parler entendi,
Le mot en mon cœur escrisi,
Et dis, noble Dame d'arroy, al. Aux 7.
Vueillez vn peu entendre à moy,
Et reuenons à ces metaux,
Dont Mercure est le principaux,
Et me faictes vous & Raison
Aucune declaration,
Ou de vostre fait suis abus,
Pource que dit auez dessus:
Car vous voulez, que ie d'ffacе
Ce que i'ai faict de prime face:
Et expressement vous le dites,
Ie ne scai si ce sont redites,
Ou si parlez par paraboles,
Car ie n'entens point vos escoles,
Amy, ce respondit Nature,
Comme entends tu le Mercure,

Que ie t'ay cy deuant nommé?
Ie te dis qu'il est enfermé,
Encores que souuent aduient
Qu'en plusieurs mains il va & vient.
Le Mercure que ie te lo,
Surnommé de Mercurio,
C'est le Mercure des Mercures:
Et maintes gens mettent leurs cures
De le trouuer pour leur affaire:
Car ce n'est Mercure vulgaire:
Sans moy tu ne le peux trouuer,
Mais quand tu en voudras ouurer,
Moult te faudra estre autentique,
Pour paruenir à la pratique,
Par laquelle pourras auoir
De noz faits vn tres grand sçauoir.
Les metaux te faudra cognoistre,
Ou ton faict ne faudra vne oistre,
Or, pour entendre mieux la guise,
Ie te diray où l'œuure est mise,
Mesmement où elle commence,
Si tu es fils de la science.
Et cil qui y veut paruenir,
Faut qu'à ce point sache venir:
Ou rien ne vaudra son affaire,
Pour labeur qu'il y sache faire.
Pource nomme ie la Fontaine,
Qui tant est amoureuse & saine,
Mercure, celui vrai surgeon,

Qui

Qui cause est de perfection.
Or entens bien que ie diray.
Car pour vray riens ne mesdiray
Celuy Mercure sans pareil,
Peux-tu trouuer ou le Soleil,
Quand il est en sa grand' chaleur,
Et qu'il fait venir mainte fleur:
Car apres fleurs viennent les fruits.
Par ce point prouuer ie le puis,
Et encores par cent manieres,
Qui sont à ce fait moult legieres.
Mais cestuy-cy est le principe,
Et pour cela le te recite.
Certes ie ne t'ay abusé:
Car pour voir il y est trouué:
Et s'en Luna veux labourer,
Autant bien l'y pourras trouuer,
En Saturne, & en Iupiter,
Et en Mars, que ie nomme Fer.
Dedans Venus, & en Mercure
On peut bien trouuer la plus sure:
Mais, quant à moy, ie l'ay trouué
Au Soleil, & puis labouré,
Et pource t'en ay faict ce Liure,
Que tu m'entendes à deliure.
Dedans Luna saches de voir,
Ay-ie prins mon premier auoir.
Encor dy-ie aux entendeurs,
Que c'est tout vn de deux labeurs,

Alias: Afin que l'entende à deliure.

Excepté rubifiement,
Qui sert au Soleil noblement:
Et plus dire ne t'en sçauroye,
Se la pratique ne monstroye:
Et celle ne te puis retraire,
Sinon que tu le voye faire.
Mais ayes bien en ta memoire,
Ce que ie t'ay dit iusqu'à ire.
Estant à resolution,
Faire dois inbibition:
Mais ne commence point à faire
Ce que i'ay dit sur tel affaire,
Si n'as probation du faict.
D'auoir bien resoult l'imparfaict.
Et si tu peux passer ce pas,
Recorpore le par compas,
En reuenant au fait premier:
L'autre ne fut que messagier.
Veoir tu le peux euidemment,
Comme se fait legierement.
Par plus bref tu ne peux venir,
Au plus fort de ton aduenir.
Et si tu l'entens pour certain,
Tu ne laboureras en vain:
Et apres ce labeur cy fait,
Te faut refaire le deffait.
Putrefaction est pour voir
Dont il doit naistre vn noble auoir:
En ce point gist la mestrise,

Auquel tout nostre faict s'attise.
Et quoy que t'aye dit deuant,
Icy gist tout le conuenant.
Dans le Four est mis l'appareil,
Tu en doibs auoir vn pareil,
Car germe fault premier pourrir,
Qu'il puisse dehors terre yssir.
Mesmes la semence de l'homme,
Que pour probation te nomme,
Se pourrit au corps de la femme,
Et deuient sang, & puis prent ame.
Mais en forme de creature,
Ce secret cy te dit Nature.
Car vne chose en deura naistre,
Que sçaura bien plus que son maistre.
Pour allaicter les quatre enfans,
Qui sont desia venus tous grans,
Lesquels Elemens sont nommez,
Et l'vn de l'autre separez,
Or as-tu cinq choses ensemble,
Et l'vne l'autre bien ressemble:
Aussi n'est-ce qu'vne substance,
Toute d'vne mesme semblance.
Là doit l'enfant manger sa mere,
Et apres destruire son pere.
Fleur, & laict & fruict auec sang
Conuient trouuer en vn estang.
Or regarde dont le laict vient,
Et que là sang faire conuient.

Si ce ne ſcez conſiderer,
Tu pers ta peine à labourer:
Et ſi tu me ſcez bien entendre,
Si laboure ſans plus attendre:
Car tu as paſſé le paſſage
Où demeure maint fol & ſage.
Là tu te peux vn peu poſer:
Apres commence à labourer:
Et pourſui tant que face iſſir.
Fruict parfaict, qu'on nomme Elixier.
Car par œuure ſcientieuſe
Se faict la pierre precieuſe
Des Philoſophes le renom,
Qui en ſçauent bien la raiſon.
Et n'eſt ioyel, ne mal auoir.
Qui puiſſe celle pierre valoir.
Si ſes effects veux que ie die,
Guerir peut toute maladie.
Auſſi par ſes tres-nobles faicts.
Parfaict les metaux imparfaicts,
Et ne faict plus choſe du monde,
Fors ceſte où grand vertu abonde.
A merueilleux faicts eſt encline,
Pourtant la nommons medecine.
Et de toutes les autres pierres,
Que maints Princes tiennent pour cheres,
Nulle peut tant reſiouir l'homme,
Que ceſte cy que ie te nomme.
Et pource ie t'en fais memoire,

Que

Que tu le tiennes pour notoire:
Car sur toutes pierres du monde,
Vertu dedans la nostre abonde.
Et pour ce doit faire deuoir,
De gaigner vn si noble auoir.
Si tu me veux bien ensuiuir,
A ce poinct pourras aduenir.
Apprens bien, si feras que sage:
Car ie t'ay ja dit tout l'vsage,
Au four tu le pourras bien veoir,
Auquel doit estre ton auoir:
Faisant par vn certain attour,
De putrefaction le tour.
Plus t'ay appris que de ces pars
Ton œuure demeure en deux pars
De ce rien plus ne te diray
Iusques en toy veuë i'auray
Seruice pourquoy te le die,
Car autrement feroy folie.
Mais quand tu l'auras deserуy,
En brefs mots ie te l'auray dy,
Pource ne m'en demande plus,
Ie n'ay que trop dit du surplus.
Et quand i'eus entendu nature,
Que de parler plus n'auoit cure,
Pour ses ouurages declarer.
Moult tendrement prins à p lourer.
Et dis, noble Dame d'arroy.
Vueillez auoir pitié de moy,

Ou iamais ne feray deliure,
De ce qu'ay trouué en vn liure.
Dites moy Dame noble & bonne,
L'auance si ferez aumosne.
Lors respondit, plus n'en sçauras,
Tant que desseruy tu l'auras.
Helas dis-ie lors, Dame chere,
Vueillez moy dire la maniere,
Comment le pourray deseruir:
Car à tousiours veux vous seruir
Loyaument sans ailleurs penser.
Ie ne vous puis recompenser,
Ne augmenter vostre richesse:
Seruice vous feray sans cesse,
Si me donnez tant noble auoir,
Que des vostres me receuoir.
Adonc nature respondit:
Fils, tu sçais ce que ie t'ay dict
Mais si me croy, d'ore en auant,
Pourras bien estre plus sçauant.
Dame: dis-ie, par Dieu des Cieux,
Ie voudroye bien estre cieux,
Qui doit seruir pour tel affaire,
Tout son viuent sans rien meffaire:
Vueillez moy donc vos plaisirs dire,
Car ie ne veux rien contedire.
Lors dit Nature, sans mesprendre,
Beau Fils il te conuient apprendre
A cognoistre les sept metaux,

Dont

Dont le Mercure est princípaux,
Leurs forces, leurs infirmitez
Et variables qualitez.
Apres apprendre te conuient
Dont souffre, sel, & huile vient,
Dequoy nous te faisons memoire,
Qui te fera mestier encore.
Moult est le soulphre necessaire.
Et si donra preu à faire.
Sans Sel ne peux mettre en effect
Vtile chose pour ton faict.
D'huyle tu as mestier moult grand:
Sans luy ne feras faict flagrant.
De ce te doit bien souuenir,
S'à nostre œuure veux paruenir.
Vn mot te diray, or l'entend,
Dequoy tu feras bien content.
Vn metal en vn seul vaissel.
Te conuient mettre en vn Fournel.
C'est Mercure que ie t'expose:
Et si n'y faut nulle autre chose.
Mais, pour l'abregement de l'œuure,
De poinct en poinct le te descœure.
Or te vueil ie dire de l'or,
Qui des metaux est le thresor:
Il est parfaict, nul ne l'est plus
De ceux que i'ay nommé dessus.
La Lune l'est, & ne l'est mie,
De vray ie le te certifie.

Il n'y a qu'vn metal au monde,
En qui nostre Mercure abonde,
Et s'y est en tous sept trouué,
Moult bien ay cecy esprouué.
L'or est chaud & sec par droicture,
La Lune est froide en sa nature.
Saturnus est pesant & mol:
En ce peut-il ressembler Sol.
Plusieurs Clers de parler ignel,
La veulent nommer or mesel.
Venus bien la Lune ressemble,
En paix, & en forger ensemble.
Mercure froid & humide est,
Tesmoing Iupin qui en naist.
Mars est dur, pesant, & froit.
Des autres tous c'est le conroit.
Soit leur nature dure ou tendre,
Il les couuient tous sept comprendre,
Comme les ay nommez dessus,
Et cognoistre bien leurs vertus:
Et par ce point apres feras
De Mercure ce que voudras.
Las, dis-ie, Dame il sera fait.
Dictes moy l'auance du faict,
Et comment pourray retraicter,
Ce qu'ay veu en vostre verger:
Car oncques mais puis que fus né,
Ie ne fus tant enamouré
De chose nulle de ce monde.

Ie croy que vertu y abonde:
Ie le tiens pour ſecret de Dieu,
Qui reuelé ſoit en ce lieu.
Lors dit Nature, tu dis voir,
Et c'eſt du monde tout l'auoir:
Car de ma fontaine prouient
Grand' richeſſe: d'où l'honneur vient
Au monde en diuerſe maniere.
A pluſieurs ſuis comme miniere.
Et pource que tu es venu
Icy ſans aucun reuenu.
Et que tu as volonté bonne,
De labourer comme perſonne
Deſirant bon-heur rencontrer,
L'auance ie te vueil monſtrer.
Dit t'ay au chapitre notoire,
Ie ne ſçay ſi en as memoire,
Qu'en deux parties, giſt ton œuure.
Moy Nature le te deſcœure.
Fais ton ſoulphre penetratif,
Par feu deuenir attractif:
Et puis luy fais manger ſa mere:
S'auras accomply noſtre affaire.
Mets la mere au ventre à l'enfant.
Quelle ha enfanté par deuant. Aliàs. Pourſuyle à venir attractif.
Puis ſi ſera & pere & fils.
Tout parfaict de deux eſprits.
Pour vray il n'en eſt autre choſe.
Fors ce que cy ie t'en expoſe.

Et si tu y veux adiouster
Chose estrange, ou administrer,
Soulphre, sel, huyle, n'autre riens,
Pour voir ton fais ne vaudra riens:
Car terre si ne peut porter,
Autre fruict qu'on y veut semer.
Creature, faict creature,
Et beste, beste à sa nature.
Ainsi est de toutes semences.
Tiens ce propos de mes sciences.
Beaufils ne dy que ce soit gale:
Il faut que tout monte & auale
Par vn chemin moult gratieux.
Moult plaisant, & moult amoureux.
La voye i'ay preordonnee,
Tout ensement que de rosee.
En l'air du Ciel la faut monter:
Et puis doucement aualer,
Par vn tres-amoureux sentier.
Lequel on doit bien retraicter:
En la descente qu'elle faict,
Enfante le souffre parfaict:
Et si à ce point peux venir,
Tu peux bien dire sans mentir,
Que d'or pourras auoir sur terre
Grande quantité sans meffaire.
Car si toute la mer estoit
De metal, tel qu'on le voudroit,
Cuyure, Argent vif, plomb, ou Estain.

al. La nostre eaue pure ordonnee, Tout ainsi va que la rosee.

Et

Et tu en misses vn seul grain
Dessus, quand seroit eschauffee,
Il en faudroit vne fumee,
Qui mentoit merueilleux arroy:
Et apres se tiendroit tout coy,
Et puis quand seroit appaisee,
La fumee, & tout accoisee,
La Mer trouueroit plus fin or,
Que nul Roy ayt en son thresor.
Or vueil au propos retourner,
Que deuant pour bien gouuerner,
Quand ton souffre sera mangé,
Ton Mercure mortifié,
Tien le en prison quarante iours.
Et puis tu verras tes amours:
Et Dieu t'en laisse si bien faire,
Que Paradis puisses acquerre.
Tu vois icy bien ordonnee
La prison que ie t'ay nommee.
Par foy la te baille en figure.
Or te souuienne de Nature,
Qui t'a voulu administrer.
Si noble don, & reueler
La science tres-admirable
Et en ce monde venerable.
Autrement ne peut estre faicte.
La pierre que ie t'ay retraicte.
Voy doncques bien les escriptures
De nos liures, ou par figures:

ecy est
ris de
ermes.

Demonstree est ceste science,
Qui est la fleur de sapience,
Vraye chose sans nulle fable.
Tres-certaine & tres-veritable.
Le dessoubs si est tout semblable
A ce qui est dessus muable,
Pour perpetrer à la fin close,
Miracle d'vne seule chose:
Comme de seule chose furent.
Et par la pensee d'vn creurent
Toutes les choses que sont nées.
Si nos œuures sont d'vn creez.
Le beau Soleil en est le pere,
Et la Lune la vraye mere:
Le vent en son ventre le serre:
Sa nourrisse si est la terre,
Le pere est du thresor du monde.
Et grand secret icy se fonde.
Sa force si est toute entiere.
Quand il retourne en terre arriere.
Separe la terre du feu,
Par engin, & en propre biens
Et doucement le gros despart
Du subtil, que tiendra à part.
Lors montera de terre és cieux.
Et descendra deuant tes yeux,
Receuant vertu souueraine.
Auec sa force terrienne.
Ainsi paruiendras à grand gloire.

Par tout le monde ayant victoire.
C'est des forces toute la force,
Là où maint se peine & efforce.
Les subtiles choses vaincra,
Et les dures transpercera.
Merueilles sont moult conuenables,
Dont auons les raisons notables.
Mon nom est Iean de la Fontaine:
Trauaillant n'ay perdu ma peine:
Car par le monde multiplie
L'œuure d'or que i'ay accomplie,
En ma vie, par verité,
Graces à saincte Trinité,
Qui de tous maux est medecine
Vraye, & par effect la plus fine,
Qu'en peut en aucune part querre,
Soit en mer, soit en toute terre:
Et du metal impur, l'ordure
Chasse, tant qu'en matiere pure
Le rend: c'est en metal tres-gent,
De l'espece d'or ou d'argent.
L'œuure se faict par ce moyen.
Et si n'y faut nul autre engien,
Selon mon petit sentiment,
Le trouue veritablement.
Pource vueil ie nommer mon Liure,
Qui dit la matiere, & deliure
L'artifice tant precieux,
La fontaine des amoureux.

De

De la ſcience tres vtile
Deſcripte par mon petit ſtile.
Faict fut par amoureux ſeruage,
Lors que n'eſtoye ieune d'aage,
L'an mil quatre cens & treze,
Que i'auoye dans deux fois ſeize,
Comply fut au mois de Ianuier,
En la ville de Montpelier,

Quelqu'vn adiouſte.

Ci finiſt Iean de la Fontaine,
Qui tenant icelle œuure hautaine,
Comme vn don de Dieu tres-ſecret,
Doit faire tout homme diſcret.

Tout l'art qui eſt de ſi grand pris.
Peut eſtre en ces deux vers compris.

Si fixum ſoluas, faciáſque volare ſolutum,
Et volucrem figas, faciet te viuere tutum.

F I N.

BALADE DV ſecret des Philoſophes.

Qui les deux corps veux animer,
Et leur Mercure hors extraire,
L'ardaut d'iceux bien ſublimer,
L'oyſel volant apres retraire:
Le'au te conuient par art detraire,
Des deux vnis parfaictement,
Puis le mettre en vas circulaire,
Pour fruict auoir tres-excellent,

Le Pellican faut permuer:
De ſon vaiſſel ne me puis taire.
N'oublie pas le circulier,
Par feu ſubtil de tres-bon aire:
Luy fuyant te faudra fix faire,
Et le fix encores volant.
Dont viendra, par temps luminaire,
Pour fruict auoir tres excellent.

Pas

Pas ne fais ce sans alterer
Nature, par voye contraire:
Car autrement ne peux muer,
La substance, & teincture faire.
En fin luy faut electuaire,
D'autre corps noble & transparant:
Nature est commun exemplaire,
Pour fruict auoir tres excellent.

Prince cognois de quel agent
Et patient tu as affaire,
Pour fruict auoir tres-excellent.

LES



LES REMONSTRANCES DE NATVRE A L'ALchymiste errant.

Par l'Autheur, Iean de Meung.

Comme nature se complaint,
Et dit sa douleur & son plaint
A vn sot souffleur, sophistique,
Qui n'vse que d'art mechanique.

NATVRE.

Helas que ie suis doulowreuse
Me voyant ainsi malheureuse,
Quãd ie pẽse à toy, genre humain.
Que Dieu a formé de sa main,
A sa semblance, & vraye image,
Pour le parfaict de son ouurage,
Qui sur toute autre creature,
Te desreigle tant de Nature,
Sans vser par temps & saison
En tes faicts de dame Raison.
Ie parle à toy sot fantastique,
Qui te dis & nomme en practique

Alchymiste, & bon Philosophe:
Et tu n'as sçauoir, ny estoffe.
Ny Theorique ny science
En l'art, ny de moy cognoissacce.
Tu romps alambics grosse beste,
Et brusle charbon qui t'enteste:
Tu cuis alumz, sels, orpigments,
Et fends metaux, brusle attraments
Tu fais grands & petits fourneaux,
Abusant de diuers vaisseaux.
En effect ie te certifie
Que i'ay honte de ta folie.
Qui plus est, grand douleur ie souffre
Pour la fumee de ton soulphre,
Et par ton feu chaud, qui ard gent,
Tu cuide fixer vif argent
Qui est volatil & vulgal,
Al. Ce n'est ainsi que fais metal. *Et non cil dont ie fais metal.*
Poure homme tu t'abuses bien:
Par ce chemin ne feras rien,
Si tu ne marche d'autres pas.
Mal tu vses de mes compas:
Mal tu entens mon artifice.
Mieux vaudroit faire ton office.
Que tant dissouldre & distiller
Tes drogues, pour les congeler
Al. Sublimatoires. *Par alambics, & descensoires,*
Cucurbites, distillatoires.
Par Pellicans & matheras:

Iamais tu ne l'arresteras.
Puis tu fais pour ta fixion,
Feu de reuerberation,
Voire si tres-chaud que tout fond.
Ainsi tes œuures se perdent.
En fin pers l'autruy & le tien.
Iamais tu n'y trouueras rien,
Si tu n'entre dedans ma forge,
Où ie martelle & tousiours forge
Metaulx, és terrestres minieres:
Car là tu verras les manieres
Et la manire dequoy s'œuure.
Ne cuide pas que te decouure
Le mien secret qui tant est cher,
Si premier tu ne vas chercher
Le germe de tous les metaux,
Des animaux, & vegetaux,
Qui sont en mon pouuoir tenus,
Et en la terre detenus.
L'vn, quant à generation,
Et l'autre, par nutrition.
Les metaux, nont fors que l'essence:
Les herbes ont estre & croissance:
Les bestes, ont la sensitiue,
Qui est plus que vegetatiue.
Metaux, pierres, & atraments
Ie procree des elements:
D'eux ie fais celle mixtion
Et prime composition,

Degrez de plusieurs choses naturelles.

Leans au ventre de la terre,
N'ailleurs oncques ne les doibs querre.
Les herbes ont graines expresses,
Pour conseruer cy les especes:
Et les bestes portent semence,
Dont ils engendrent leur semblãce.
Brief, chacun faict bien son deuoir,
Sans me tromper ne deceuoir,
Mais toy homme tout plein de vice,
Entreprenant sur mon office,
Tu te deuoye de nature,
Plus que nulle autre creature.

La nature & origine des metaux & pierres.

Metaux n'ont vie nullement,
Ne nourriture aucunement
Pour pululer & augmenter,
Ny nul pouuoir de vegeter:
Ils n'ont semence generable.
Aussi n'engendrent leur semblable.
Ils sont creez en prime instance.
Des elemens & leur substance:
De ces quatre ie les fais naistre.
Les metaux & pierres n'ont qu'estre.
Toutes les pierres sont frangibles,
Et tous les metaux sont fusibles:
Apres leur fusion, fixables
Doiuent estre & bien maleables.
Les vns par depuration
Reçoiuent grand' perfection,
Comme l'or fin, par mon art gent.

Que

Que ie depure & fin argent.
Mais les autres plus impurs sont:
Pource que le vif argent ont
Trop crud, & leur soulphre terrestre
Trop aduste. Si ne peult estre
Tel metal mis en pureté.
A cause que n'a merité
La matiere forme si bonne:
Car tous mes faicts tant bien i'ordonne
Que chacun son espece ameine,
Selon que la matiere est saine.
Si sçauoir veux où ie recouure
Matiere à ce tout premier i'ouure
Le cabinet de mes secrets
Par outils subtils & discrets,
Et vays chercher propre matiere Matiere des metaux.
Prochaine pour faire miniere:
Laquelle ie prens ès boyaux
De mes quatre elemens royaux,
Qu'est la semence primitiue,
Contenant forme substantiue
En simplicité composée,
Preparee & bien disposee
A transmuer les quatre en vn.
Sous genre general commun.
Lors luy donne, tant suis benigne,
Par mon art vertu metaline,
Dont sont faicts metaux purs, impurs,
Les vns mols, les autres plus durs.

Ie l'ay des elemens extraicte
Par mes ciels l'ay ainsi pourtraicte,
Laquelle par long temps ie meine
De la matiere primeraine
En prochaine & propre matiere
Dont ie fabrique ma miniere.
Puis soulphre & vif argent en issent
Qui en metaulx se conuertissent.
Non pas tel vif argent & soulphre
Que tu vois: iamais ne le souffre:
Car par contraires qualitez
Sont transmuez & agitez
De leur propre en autre nature.
Matiere ainsi par pourriture
Et idoine corruption,
Au moyen de priuation,
Que la forme premiere tue,
Puis de nouuelle est reuestue:
Et par la chaleur naturelle
Qui la matiere tient en elle
Excitee de tous les cieux,
Auecques le feu gracieux
Que ie sçay en ma forge faire,
Forme ie donne sans forfaire,
En fin telle que la matiere
Est bien susceptible & la tire.
Priuatiõ, forme & matie- *Ainsi priuation, & forme,*
Et matiere, dont ie m'informe
Sont mes principes ordonnez,

Qui

Que d'enhaut me furent donnez:
C'est mon maistre le Createur
Qui commanda comme vn aucteur
Que de matiere vniuerselle,
Ie fisses comme son ancelle,
Transmuer les quatre elemens
Par mes actes & regimens
Soubs vne forme generale
De toute espece minerale.
Si fais par mon art naturel.
Circonferer le beau Soleil
En vingt & quatre heures la terre: Mouuement des Cieux.
Lequel iamais ne fault ny nerre
D'exciter par son mouuement
Chaleur en chacun element:
Aussi faict la huictiesme Sphere,
Les sept planettes, & leur pere,
Qui est le grand premier mobile
Lequel rauist, tant est habile,
Auecques luy les Spheres toutes:
Et n'y faut point faire de doubtes.
Son chemin faict en occident:
Et les autres sans accident.
Font au contraire tous leurs cours.
Si conduis les longs & les cours,
Comme Saturne, qui son temps
Et son corps parfaict en trente ans. Saturne.
Iupiter en douze ans le faict, Iupiter.
Et Mars en deux ans le parfaict. Mars.

Le Soleil. *Le beau Soleil pere de vie*
Sa circonference assouuie,
En passant par vn chacun signe
Iustement rn an y assigne
Et six-heures,pour tout le compte.
Venus. *Venus,dont on faict si grand compte.*
Met trois cens quarante & neuf iours:
Et puis Mercure faict son cours
En trois cens trente neuf en somme.
La Lune. *La Lune,prochaine de l'homme,*
Vingt & neuf & demy demeure
Aliàs 27. *A passer les douze & quelque heure,*
Et ainsi par leurs cours diuers.
Sont causez estez & yuers.
Es elemens mutations,
Et ça bas generations.
Et iamais rien, qui soit sensible
Ou soit visible ou inuisible.
Ne peut estre, ne auoir lieu
Sans moy,sans les cieux, & sans Dieu.
Ainsi font les cieux toutes choses
Qui sont dessous la Lune encloses,
Et enuoyent leur influence
Sur la matiere en sa puissance.
Et la matiere forme apperte,
Comme femme l'homme souhaitte.
Tant d'estoilles sont au ciel mises,
Soubs qui matieres sont submises
Et subiectes en diuers nombres.

Vers

Vnes sont claires, autres sombres:
Tant & tant sont innumerables,
Que ce sont choses admirables.
Ainsi diuerses choses font
Pour tant de diuers cours quels ont
Là sus au ciel, ça bas vertus
Sus elemens: dont sont vestus
D'especes les indiuidues.
Et sçaches que ne sont perdues
Tant d'influences nullement
Quand descendent sur l'element — Influences.
De la terre, posé quels soyent
Inuisibles, & ne se voyent,
Et qu'auant quels tumbent sur terre
Sont si pressez & en tel serre,
Que par force l'vne & l'autre entre
En penetrant iusques au centre.
En si tres diuerse maniere
Qu'elles font dedans la miniere
Diuerses generations.
Par diuerses impressions,
Sans erreur & sans nulles fautes
Obeissants les basses aux hautes.
Si est la terre enuironnée
Des cieux, dont elle est ornee,
En receuant leurs influences
Et tres agreables substances.
Dont sa vertu chacun veut mettre
Et iusques au centre penetre,

Vapeurs & exhalation.

Et par mouuemens & chaleurs
S'engendrent en terre vapeurs.
Aussi font exhalations
Des primes compositions.
La vapeur, est froide & humide.
Voire que demeure & reside
Et est en terre retenue:
Mais si elle va en la nue.

La prochaine matiere du soulfre & vif argent metalliques.

Humide & chaude pourra estre.
L'autre, que demeure terrestre
Et qu'est enfermee & enclose,
Par laps de temps ie la dispose
En soulphre, qui est son agent,
Auec son passif vif agent.
Lors est seconde mixtion
De prime composition.
Le tout est tiré de la masse
Des quatre elements que i'amasse
Comme t'ay ja dict cy deuant.
Et pour toy i'en parle souuent,
Afin que point tu ne t'abuses
Et qu'en pratique ne t'amuses.
Apres la putrefaction,
Se fait la generation.
Par chaleur, qui est annexee
Dedans l'œuure ja commencee,
Tres-amiable, sans ardeur,
Afin d'eschauffer la froideur
Du vif argent: lequel tant souffre

Qu'il

Qu'il est faict vn auec son soulphre
Le tout en seul veisseau compris
Le feu, l'air, & l'eau, que ie prins
Dedans son terrestre vaisseau,
Qui teus sont en vn seul fourneau.
Ie cuis lors, dissouls, & sublime.
Sans marteau, tenailles, ny lime,
Sans charbon, fumier, baing marie,
Et sans fourneau de soufflerie.
Car i'ay mon feu celestiel,
Qui excite l'element tel
Selon que la matiere appete
Forme telle qui luy compete.
Ainsi mon vif argent ie tire
Des elemens & leur matiere.
Puis son soulphre le suit de pres,
Comme tout vn, qui par expres
L'eschauffe petit à petit
Doucement à son appetit.
Lors froit se faict chaut vertueux,
Et le sec, humide vnctueux.
Or entens par hic & par hec,
L'humide n'est poinct sans son sec,
Ne le sec aussi sans l'humide:
Car l'vn auec l'autre reside
Sous vne essence primitiue,
Qui est l'elementatiue.
L'esprit & la quinte-essence,
Dont nostre enfant prent sa naissance.

Alias Le feu l'enfante certes nourrist.

Le feu l'enfante & le nourrist.
Dedans l'air: mais auant pourrist.
Au ventre de la vierge terre,
Puis en vient l'eau qu'on doit querre,
Qui est la matiere premiere
Dont ie commence ma maniere.
Car vn contraire circonstant,
Son contraire est fort resistant
En se fortifiant de sorte
Non tant que l'argent ne l'emporte,
Lors est le passif transmué,
Et de sa forme desnué,
Par l'appetit de la matiere
Que tousiours neufue forme attire.

Le pouuoir de nature, & ses instrumens.

Du premier ciel & grand moteur,
Est mon sçauoir gubernateur,
Mes mains sont la huictiesme Sphere,
Ainsi que l'ordonna mon pere:
Mes metaux, sont les sept planettes
Dont ie forge choses si nettes.
La matiere dont fais ouurages,
Pierres, metaux, arbres, herbages,
Bestes brutes & raisonnables.
Que sont les œuures tres-loüables,
Generalement toutes choses,
Que sont dessous le ciel encloses,
Je la prens, & point ie ne ments,
Seulement és quatre elements.
C'est la matiere primeraine,

Cahos

Cahos, hyle: c'est domaine
Dequoy ie fais iouyr le Roy.
Et la Royne, & tout son arroy.
Le Cheualier est tousiours prest
Et la chambriere faict l'apprest.
Et tant plus est noble la forme,
Et plus noblement m'y conforme.
Sache que i'ay toutes puissances
De subst anter toutes essences.
Et de les faire consister,
Et forme en matiere exciter. Diuision de la masse & premiere matiere.
Or notez bien les trois parties
Que de la masse sont parties
Que Dieu fist au commencement
De la pure, premierement Esprits.
Il crea Cherubins, Archanges.
Les Seraphins, & tous les Anges:
Et de la moins pure & seconde,
Il crea les cieux & la ronde: Cieux.
Et de la tierce part moins pure.
Les elements & leur nature Elemens.
Il crea: Mais le feu premier Le Feu.
De vertu voulut premier,
Et le mist haut dessous la Lune.
Corruption ne tient aucune
En soy, mais tient de quinte essence
La plus pure part en puissance.
Et puis l'air tres-subtil il fist. L'air.
Et de la quinte-essence y mist,

L'eau *Non tant comme au feu: puis fist l'eau*
Qui est vn visible & tres beau
Element: quinte-essence tient
La terre. *Autant comme elle appartient:*
Et puis la terre voulut faire,
Afin de son vouloir parfaire:
Combien qu'en vn petit moment
Il aye faict chaque element,
Et les cieux & toute nature,
Qui suit la prime creature.
La terre grosse opaque fist,
Où chacun trouue du profit,
Que contient en soy sans doubtance
La moindre part de quinte-essence.
Les qualitez des elements. *Premier furent simples notez,*
En leurs spheres elements tels,
Si est l'air proprement humide:
Appropriement le feu l'ayde:
Et l'eau est froide proprement,
Et humide appropriement,
Que de l'air elle prent & pesche:
La terre proprement est seiche,
Appropriement froide elle est
Quelle prent de l'eau: si faict prest
Au feu de sa grande siccité.
Mais comme ie t'ay recité.
Le feu est noble & sur tout maistre,
Et est cause de faire naistre,
Par sa chaleur, & donner vie.

Mais

Mais si faut-il que ie te die,
Qu'il n'est nul element actif,
Qui peust agir sans le passif.
Comme le feu en l'air agist,
Aussi l'air sur l'eau reagist
Et l'eau agist en l'air & terre,
Quand le feu veut esmouuoir guerre.
Or est terre mere & nourrice
De toutes choses, & tutrice.
Ce que sous le ciel pourrira,
Si elle enfante nourrira,
Ce que chaleur luy met au ventre
Et ne cesse iusques au centre
Incessamment de gouuerner.
Tant m'a voulu Dieu honorer:
Qui m'a donné telle puissance,
Que ie fais à la quinte-essence
Reduire tous les quatre arriere:
Lors se dict matiere premiere
Meslee generalement
Et par tout chacun element.
Par mon art fais reductions,
Dont viennent generations:
Mais les especes reuenues
Sont en la masse contenuës.
Pource cil qui reduire veut
Les elements, certes il peut
En la matiere primeraine,
Sans moy, quelque labeur & peine

Actions & passiós des elemens.

Al. De chaleur que &c. Al. Generer.

Reduction des elements en premiere matiere.

Al. retenues.

Qu'il

Qu'il sceust prendre & se deut tuer:
Car en moy est de transmuer
Leur espece & leurs elements.
Si tu dis autrement, tu ments.
Tu ne scaurois, quant à substance,
Approprier propre influence,
N'y en rien proportionner
Les elements, ou leur donner
La forme, selon le merite.
Que la matiere bien merite.
C'est moy qui forme creature,
Et donne matiere & nature:
Ie fais par mes secrets celestes
Oeuures parfaictes & honnestes.
Dont aucuns voyans mes oracles,
Les ont iugez quasi miracles.
L'elixir. *Comme il appert en l'elixir,*
Dont tant de biens on voit issir.
Car les vertus & qualitez
Qu'il ha ie les ay imitez:
Ny oncques nul art mechanique.
N'eut le scauoir ou la practique,
D'auoir multiplications
Et si tres-nobles actions.
Se doit l'homme prudent & sage
Considerer que tel courage,
Telle vertu, telle science
Ne se peut sans l'intelligence
Des corps celestes, à fin duire,

Et

Et sans leur puissance conduire:
Autrement seroit abuser.
Qui voudroit sans moy en vser,
Ou prendroit il son influence,
Pour infuser telle substance?
Comme feroit la mixtion,
Et la vraye proportion
Des Elemens? nul n'y a signe,
Comme bien le dict Auicenne,
En son De viribus cordis,
Au deuxiesme: voicy ses dicts:
Viuons tant que viure pourrons,
Telle œuure entendre ne sçaurons
Comme de proportionner
Elements & mixtionner,
Ainsi le dict: bien m'en souuient:
Iamais nul homme n'y aduient.
C'est vn secret à moy donné,
Qui n'est à l'homme abandonné:
Car par mes vertus souuent fais
Que imparfaicts deuiennent parfaicts:
Soit vn metal ou corps humain, Nature donne santé.
Ie le parfais & rends tout sain,
Ie fais temperance infuser,
Et les quatre symboliser:
Des contraires, ie fais acords
Où iamais il n'y a discords.
C'est la belle chaine doree,
Que i'ay circulant decoree,

Par mes vertus celestielles,
Et leurs formes substantielles.
Tellement & si bien i'y œuure
Que tout mon pouuoir se descœuure,
Voire si noble & si parfaict,
Que d'homme ne seroit point faict
Sans moy, sans mon art & sçauoir,
Quelque bon sens qu'il sceut auoir.
Vien ça, toy qui dis sçauoir tout,
Et qui entens venir à bout
De ma science tant notable,
Disant, ie feray l'or potable
Par feu de charbon, baing marie
En mes fourneaux: Saincte *marie!*
Ie m'eshabis de ton erreur:
Par ta foy n'as-tu point d'horreur,
En considerant mes ouurages,
Et voyant cuire tels breuuages
Dedans tes vaisseaux & phioles,
Plus creuses que ne sont violes,
Du temps perdu & des despenses?
Ie ne sçay moy à quoy tu penses,
Mon fils : aye pitié de toy
Ie te supplie, & pense à moy.
Entends bien ce que te diray:
Car de ri en ie ne mentiray.
Regarde vn peu, escoutes or',
Et tu verras bien comme l'or,
Qui est si noble & precieux,

A prins sa belle forme és cieux,
Et sa bonne matiere en terre:
Si faict la belle gemme & pierre,
Comme Rubis & Dyamants.
Tout se faict des quatre elements,
Quant à matiere: & quant à forme.
Le ciel la qualité informe
En l'element ja contenuë,
Par qui la forme est deuenue
Noble par depuration
Et long temps en perfection.
Et toutesfois, telle noblesse,
Comme d'or & d'autre richesse,
Se faict par moy, i'en suis l'ouuriere:
Nul homme n'en sçait la maniere.
Et, l'entendant, si ne sçauroit
Dire comment il se feroit,
Ne quelle proportion prendre
Des elemens, ny bien entendre
Combien de feu, d'air, d'eau & terre
Sy est requis, ny où les querre,
Ne bien mesler aucun contraire,
Non plus que les substances attraire:
Ny donner telles influences
Qu'il conuient à telles essences.
Seulement si faire vouloit
Du fer, ou plomb, il ne sçauroit:
Non pas la chose que soit moindre:
Iamais homme n'y sceut attaindre.

Comme doncques fera-il l'or,
S'il ne me robbe mon thresor?
Ce n'est au pouuoir de son art.
Et si le dict, c'est vn coquart:
I'entens par son art mechanique.
Il faut qu'il sçache ma practique,
Laquelle est naturelle, en somme,
Et que ne se faict de main d'homme.
Or donques, si l'or est si bon
Et se faict sans feu de charbon,
Et s'il est si noble tenu,
Que sur tous est le mieux venu,
Et que chacun en faict thresor,
Tant les humains estiment l'or,
Toutesfois il ne garist mie
Les metaux, ny la ladrerie,
Ny ne faict transmutation
Des metaux en perfection
De fin or, ne n'est si notable
De faire verre malleable,
Vertus de la pierre Philosophale. *Comme faict la tres-noble pierre*
Des Philosophes, qu'on doibt querre.
Si est l'or, quant aux metaux, faict
Par moy le plus noble & parfaict;
Ainsi donc, si tu ne sçais faire
Vn peu de plomb, à l'exemplaire
De moy, ou quelque petit grain,
Ou de quelque herbe vn tout seul brin,
Ou encor moins faire du fer,

Com

Comment te veux-tu eschauffer
A faire ce qui est plus noble,
Et dont on fait ducat & noble?
Et si tu dis, ie ne veux mie
Faire l'or, mais bien l'Alchymie:
Ie respons à toy non sçauant,
Que tu es plus fol que deuant.
N'as-tu entendu que i'ay dict
Que mon secret t'est interdict:
Car ce que se faict par nature,
Ne se faict point par creature.
Et qui plus est, si l'or i'ay faict
De sept metaux le plus parfaict,
Ce que tu ne sçaurois entendre
Comment oses-tu entreprendre
De vouloir faire par tels faicts
Ce que parfaict les imparfaicts,
Et en qui i'ay mis la puissance
De transmuer toute l'essence
Des metaux, en bon & fin or,
Et ce que ie tiens en thresor
Le plus cher que Dieu m'a donné?
Or es-tu bien desordonné,
Si tu ne cognois & entends
Que ce haut bien, où tu pretends
En tant qui touche à creature,
Est le grand secret de nature,
Soit en metal, pierre, herbe, ou beste,
Qui descend de vertu celeste.

Bien il y pert:car il guarist
L'homme de tous maux:& nourrist.
Il parfaict metaux imparfaicts,
Par ses vertus & hautains faicts
Que i'y mets par mon grand sçauoir,
Et du threfor de mon auoir.
S'il est donc si parfaict en soy
Qu'il n'en est vn pareil,dis moy
S'il ne fault que telle science
Vienne de haulte intelligence:
Veu que nul ne scait faire l'or,
Et que cestuy est le thresor
Des thresors, voire incomparable?
C'est vn erreur irreparable:
Car si tu ne peux porter dix
Et veux porter cent , ie te dis
Que tu te tue cœur & corps
Ce faisant:sçache ces efforts.
Mon fils , c'est toute ma science,
Mon haut sçauoir,& ma puissance,
Que ie prens és cieux simplement,
Et le simple de l'element:
C'est vne essence primitiue
Et quinte en l'elementatiue,
Que ie fais par reductions,
Par temps & circulations
Conuertissant le bas en hault,
Froid & sec en humide & chault,
En conseruant pierre & metal

Sous son humide radical.
C'est par le mouuement des cieux:
Tant sont nobles & precieux.
Et sçaches que les elements
Ont des cieux leurs gouuernemens,
Obeissans par conuenance,
Elemens à leur influence,
Et plus est pure ma matiere,
Plus suis par les cieux grande ouuriere.
Cuides tu que sus ton fourneau,
Où sont mis ta terre & ton eau,
Et que par ton feu & chaleur,
Par ta blanche ou rouge couleur,
Tu face de moy ton plaisir.
Pour paruenir à ton desir?
Cuides-tu les cieux esmouuoir
Et leurs influences auoir,
Pour infuser dedans tes drogues?
Cuides-tu que ce soyent des orgues;
Qu'on faict chanter à tous les dois?
C'est trop cuider en ton lourdois.
Ne sçais-tu bien qu'au mouuement
Des cieux est vn entendement,
Qui ha ça bas intelligence,
Et qui faict, par son influence,
A toutes choses auoir estre?
Cy te prie vouloir cognoistre
Que hautes choses de haut lieu
Procedent de moy, de par Dieu:

Et ne cuide qu'art manuel
Soit si parfaict que naturel:
Car son sens est trop nud & linge:
Si me contrefait comme vn singe.
Pense-tu que pour distiller.
Ou pour dissoudre, & congeler
De ta matiere en ton vaisseau,
Ou pour tirer de l'huile l'eau,
Soit que belle & claire la voyes
Que tu ensuyues bien ma voye?
Mon fils, tu es trop abusé:
Car quand ton temps auras vsé
A faire tous les meslemens,
Et separer les elemens,
Ton huile, ton eau & ta terre,
Tu n'as rien faict, certes tu erre.
Sçais-tu pourquoy? car ta matiere
Ne sçauroit demie heure entiere
Soustenir du feu la chaleur:
Tant est de petite valeur:
Toute s'en ira en fumee,
Ou en feu sera consommee.
Mais la matiere dequoy i'œuure:
Est infaillible à toute espreuue,
Quelque feu ardant que ce soit
Ains du feu tout son bien reçoit,
Et si vient l'eau de seiche souche,
Que rien ne moüille qu'elle touche,
Ny ne s'en vole, ny recule,

Ne

Ne son huile iamais ne brusle:
Tant sont mes elemens parfaicts.
Ainsi n'est de ce que tu fais:
Aussi n'est-ce pas ton office
De manier mon artifice.
Pour conclusion ie te dis,
Si tu veux bien noter mes dicts,
Ie ne te veux point abuser,
Que tu ne sçaurois infuser,
Par ton feu artificiel,
La grand chaleur que vient du ciel:
Ny par ton eau huyle, & terre,
Tu ne sçaurois matiere acquerre
Que peut receuoir influence,
Pour luy donner telle substance.
C'est don de Dieu, donné és cieux
Aux elements à qui mieux mieux
Conserué en la simple essence,
Dont nul que moy n'a cognoissance,
Fors l'homme, qui en moy se fie,
Et qui sçait bien Philosophie.
Mon fils, ie ne diray qu'vn mot:
Ce sçait le createur qui m'ot,
C'est que l'œuure se faict entiere
D'vne seule & vile matiere L'œuure de la pierre Philos.
Homogenee, en seul vaisseau
Bien clos & en vn seul fourneau,
En soy contient qui la parfaict.
Et par seul regime se faict.

Or voy la generation
De l'homme & sa perfection,
Ou tout mon sens y abandonne,
Et le sçauoir que Dieu me donne:
Car faire sçais d'vne matiere
De l'hom- *L'espece humaine non entiere*
me voyez *Ie forme le corps seulement,*
le feuil. 8. *Voire si tres-subtilement,*
Que Platon, aussi Aristete
N'y entendirent iamais note.
Ie fais os durs, dents à macher,
Le foye mol, aussi la chair,
Les nerfs froids, le cerueau humect,
Le cœur chaud, ou Dieu vie mect,
Les boyaux, & toutes les veines,
Arteres de rouge sang pleines.
Brief, le tout d'vn seul vif argent,
Masculin soulphre tres-agent,
Fais vn seul vaisseau maternel,
Dont le ventre en est le fournel.
Vray est que l'homme par son art
M'ayde fort, quand en chaleur ard,
En infusant en la matrice
La matiere qu'y est propice:
Mais autre chose n'y sçait faire.
Ainsi est-il de ton affaire:
Car qui sçait matiere choisir,
Telle que l'œuure en ha desir
Bien preparee en vn vaisseau

Fort clos, & dedans son fourneau
Le tout fourny, plus ne differe.
Car toy & moy deuons parfaire:
Pourueu que chaleur tu luy donne,
Comme Philosophie ordonne.
Car là gist tout: ie t'en aduise.
Pourtant faut bien que tu y vise:
En feu que l'on dit epsesis,
Pepsis, Pepansis, optesis.
Feu naturel contre nature,
Non naturel, & sans arsure,
Feu chauld & sec, humide & froit,
Penses y & le fais adroit.
Sans matiere & sans propre feu,
Tu n'entreras iamais en ieu,
La matiere ie la te donne:
La forme faut que tu l'ordonne,
Ie ne dis pas substantiale,
Ny aussi forme accidentale:
Mais forme de faire vaisseau,
Et de bien fermer ton fourneau.
Fais par raison ce qu'est propice,
Et par naturel artifice.
Ayde moy, & ie t'ayderay:
Comme tu feras, ie feray:
Ainsi que i'ay faict à mes fils,
Dont ils ont receu les proufits:
A cause que sans vituperes
Ont ensuyui & mere & pere,

La Pierre Philo. est faicte par nature & art.

Feu.

C'est à dire, chaleur conuenable à faire bouillir, digerer, meurir, & rostir. Aristo. au 4. des meteor. faict mention de ces 4. especes de chaleur.

Obeissans

Obeyssans à mes commands.
Comme tu peux veoir és Romans
De Iean de Meug qui bien m'appreuue,
Et tant les sophistes repreuue:
Si faict Ville-neufue, & Raimon,
Qui en font vn notable sermon,
Et Merien le bon Romain,
Qui sagement y mist la main:
Si fist Hermes, qu'on nomme pere,
A qui aucun ne se compare:
Geber Philosophe subtil.
A bien vsé de mon oustil,
Et tant à escript de beaux dicts,
Et d'autres, plus que ie ne dis,
De ceste tres-noble science:
Lesquels ont par experience
Prouué que l'art est veritable,
Et la vertu grande & loüable.
Tant de gens de bien l'ont trouuee,
Qui veritable l'ont prouuee
Dont ie me tais pour abreger.
Or mon fils, si tu veux forger
Et commencer œuure si noble,
Il ne te faut ducat ny noble
Au moins en grande quantité:
Suffist que sois en liberté,
Et en lieu qui te soit propice,
Que nul sçache ton artifice.
Prepare à droict bien ta matiere

Toute

Toute seule mise en poudriere
En seul vaisseau, auec son eau,
Bien close, & dedans son fourneau,
Par vn regime soit menee
D'vne chaleur bien attrempee,
Laquelle fera l'action:
Et froid la putrefaction:
Car pour grande frigidité
Ne sçauroit tant la siccité
Resister contre tel agent,
Que ne soit tost le vif argent,
Par connexion ordonnee, Alias Commixtion.
Faict vn subiect homogenee
Reduit en premiere matiere.
Soit ton intention entiere
D'ensuiure ta mere nature:
Que raison soit ta nourriture:
Ta guide soit Philosophie.
Et si tu le fais, ie t'affie
Tu auras matiere & moyen
De paruenir à ce haut bien.
Et de chose qui bien peu couste
Tu ouureras, mais que tu gouste
Mes principes. Voy comme i'ouure:
Regarde l'Aristote, & euure
Le tiers & quart des metheores:
Apprens Physique, & voy encores
Le liure de generation,
Aussi celuy de corruption,

Le liure du ciel & du monde,
Où la matiere est belle & monde.
Car si tu ne vois & entends,
Certes mon fils tu perds le temps.
Et pour mieux sçauoir les manieres,
Voir te faut celuy des minieres
Que fit mon gentil fils Albert,
Qui tant sceut, & tant fut expert
Qu'en son temps il me gouuernoit,
Et de mes faicts bien ordonnoit:
Comme il appert en celuy liure.
Or doncque, si tu es deliure,
Es minieres souuent liras,
Et là de mes secrets verras
Que nulle pierre ne s'engendre
Que des elements par son genre.
Apprens, apprens à me cognoistre
Premier que de te nommer maistre.
Suis moy, qui suis mere nature
Sans laquelle n'est creature,
Qui peust estre, ny prendre essence,
Vegeter, monter en croissance,
Ny auoir ame sensitiue
Sans ciel & l'elementatiue.
Et pour cognoistre tels effects,
Il te conuient porter le faix
D'estudier & trauailler
En Philosophe & veiller.
Et si tu sçais tant par ses vs

Que tu cognoisses les vertus
Des cieux, & leurs grands actions:
Des elements les passions,
Et parquoy ils sont susceptibles:
Qui sont les moyens conuertibles:
Et qui est cause de pourrir,
Et d'engendrer, & de nourrir:
De leur essence & substance.
Tu auras de l'art cognoissance.
Combien que suffit seulement
D'auoir vn bel entendement,
En considerant mes ouurages.
Mais n'ont pas eux tous clers & sages:
Ce don de Dieu par leur science:
Ains ceux de bonne conscience,
Qui m'ont suiuie auec Raison,
L'ont euë par longue saison,
En ayant patience bonne,
Attendans le temps que i'ordonne.
Fais doncques ce que te dis or',
Si tu veux auoir le thresor
Qu'ont eu les vrays Physiciens,
Et Philosophes anciens,
C'est le thresor & la richesse,
De plus grand' vertu & noblesse
Que puis les cieux iusques en terre,
Par art l'homme pourroit acquerre.
C'est vn moyen entre Mercure
Et metal que ie prens en cure:

Et

La pierre Philo. est faicte par nature & art.

Et par ton art, & mon sçauoir,
Parfaisons vn si noble auoir.
C'est le fin & bon or potable,
L'humide radical notable,
C'est souueraine medecine,
Comme Salomon le designe,
En son liure bien autentique
Que lon dict Ecclesiastique:
Et là tu trouueras le tiltre
Au trente-huictiesme chapitre:
Dieu la crea:en terre est prise:
L'homme prudent ne la desprise.
Il l'a mise dans mes secrets:
Et la donne aux sages & discrets.

Contre les moqueurs de ceste science.

Combien qu'ils sont maints orateurs,
Et qui se cuident grands docteurs
En tres-haute Theologie,
Sans la basse Philosophie,
Qui en font par tout leur risee:
Des medecins est desprisee,
Qui se mocquent de l'Alchymie.
Las ils ne me cognoissent mie,
Et n'ont pas faict de l'art espreuue,
Comme Auicenne, & Ville-neufue,
Et plusieurs grands Physiciens,
Bons Medecins tres-anciens.
Tel s'en moque qui n'est pas sage,
Et qui n'a pas veu le passage
Que bons Medecins ont passez.

Les moqueurs n'ont pas sceu assez
Pour cognoistre telle racine
Et tant loüable medecine,
Que guarist toute maladie,
Et qui l'a, iamais ne mendie,
Bien est heureuse la personne
A qui Dieu temps & vie donne
De paruenir à ce haut bien,
Et posé qu'il soit ancien:
Car Geber dict, que vieux estoient
Les philosophes qui l'auoyent,
Mais toutesfois en leurs vieux iours
Ils iouissoyent de leurs amours.
Et qui la possede, largesse
De tous biens ha, & grand'richesse.
Seulement d'vne once & d'vn grain
Tousiours est riche, & tousiours sain.
En fin se meurt la creature,
De Dieu contente & de Nature:
C'est medecine cordiale,
Et teincteure plus qu'aureale.
C'est l'elixir, l'eau de vie,
En qui toute œuure est assouuie.
C'est l'argent vif, le souphre & l'or.
Qui est caché en mon thesor.
C'est le bel huyle incombustible.
Et le sel blanc fix & fusible.
C'est la pierre des Philosophes,
Qui est faicte de mes estoffes:

Louange de la pierre Phil.

Ny par aucune geniture
Trouuer se peut que par nature
Et par art de sçauoir humain
Qu'il administre de sa main.
Ie le te dis ie le t'anonce,
Et hardiment ie le prononce,
Que sans moy qui fournis matiere,
Tu ne feras onc œuure entiere:
Et sans toy, qui sers & ministre,
Ie ne peux seule l'œuure tistre.
Mais par toy & moy, ie t'asseure
Que tu auras l'œuure en peu d'heure.
Laisse souffleurs, & sophistiques.
Et leurs œuures Diaboliques.
Laisse fourneaux, vaisseaux diuers
De ces soffleurs faux & peruers.
Ie te prie tout en premier,
Laisse leur chaleur de fumier.
Ce n'est profitable ny bon:
Non plus que leur feu de charbon.
Laisse metaux & atramens:
Transmuë les quatre elemens:
Sous vne espece transmuable,
Qu'est la matiere tres-notable
Par Philosophes designee,
Et des ignares peu prisee.
Semblable à l'or est par substance,
Et dissemblable par essence.
Les elemens conuertiras,

La pierre Philo. est faicte par nature & art.

Mespris des errans Alchymistes.

Et

Et ce que tu quiers trouueras.
I'entends que les bas tu ſublimes,
Et que les hauts tu faſſe infimes.
Tu prendras donc ce vif argent
Mixte en ſon ſoulphre treſagent,
Et mettras tout en ſeul vaiſſeau
Bien clos, dedans vn ſeul fourneau,
Qui ſera au tiers inhumé:
Garde qu'il ne ſoit enfumé:
Sur vn feu de Philoſophie.
Fais ainſi, & en moy te fie:
Laiſſe donques toute autre eſpece,
Ie t'en ſupplie mon fils, laiſſe,
Et ne prens fors celle matiere
Dont ſe commence la miniere.
Plus ne t'en dis: mais ie te iure
Mon Dieu, qu'il faut ſuiure nature.



LA RESPONCE
DE L'ALCHYMISTE,
à Nature.

Comme l'artiste honteux & doux
Est deuant Nature à genoux,
Demandant pardon humblement
Et la merciant grandement.

L'ALCHYMISTE.



A tres-douce mere Nature
La plus parfaicte creature
Que Dieu crea apres les Anges
Ie vous rēds hōneur & louäges.
Que vous estes mere & maistresse
Gouuernante du macrocosme,
Qui fut creé pour microcosme.
Des faicts *Le premier, le monde se nomme:*
de nature. *Et microcosme en Grec, c'est l'homme.*
Vous fustes tant estes habile,
Mise haut au premier mobile,
Qu'auec le doigt vous remuez
Et du pied à bas transmuez
Les elemens, soit paix ou guerre,

Iusques

Iusques au centre de la terre
Et le tout par commandement
De vostre maistre, incessamment
En faisant generations;
Et si tresgrandes actions:
Par vos autres intelligences,
Et non corruptibles substances,
Des cieux, estoilles & planettes:
Dont se forment des choses nettes
Que l'on vous doit par tout clamer
Mere & Maistresse & bien aimer.
Ie confesse ma chere Dame,
Que rien viuant ne vit sans ame,
Et ce qui est & a essence,
Vient de vous & vostre puissance,
I'entens sous le pouuoir donné
De Dieu, qui vous fut ordonné.
Ie cognois que vous gouuernez
Toute la masse, & demenez
La matiere des elemens
Tous dessous vos commandemens:
Car d'eux vous prenez la matiere
Et des cieux la forme premiere:
Combien que premier soit confuse
Celle matiere, non diffuse
Tant qu'elle soit qualifiee,
Et puis par vous specifiee
Lors prend forme substantiale,
Et puis visible accidentale.

Dame, tant vous estes bien sage,
Que vous faictes tout ouurage
Par vos vertus celestieles,
Et vos formes tres-actueles,
En si parfaict & si bon ordre,
Que nul viuant n'y sçauroit mordre,
Ie regarde Dame honoree,
Que Dieu vous a tant decoree,
Qu'il a mis pour tous les humains
Ce qu'il leur faut entre vos mains.
Quatre degrez par vous fist maistre:
Degrez des choses naturelles. *Dont le premier si n'a fors qu'estre,*
Que sont les pierres & metaux:
Le second, sont les vegetaux,
Qui ont astre, & vegetatiue:
Le tiers, si est la sensitiue:
Comme bestes, oyseaux, poissons,
Qui ont trois diuerses façons:
Le quart fist en noble degré,
L'homme *Ainsi qu'il luy pleut, à son gré,*
Voyez au f. 32. *Plus parfaict de tous: ce fust l'homme,*
Qui trois degrez en luy consomme:
L'ame humaine. *Mais plus que vous, ma chere Dame,*
Fit lors quand il luy donna l'ame,
Belle, & d'immortale substance,
Ornee d'intelligence,
Et sans nulles dimensions,
N'estant subiecte aux passions
De nostre corps, qu'est limité:

Mais

Mais l'a faict sensualité
Tourner à mal & à peché
Par le corps, qui est entaché Sẽsualité.
De volupté desordonnee.
Dont bien souuent est condamnee,
Si grace n'y est impartie,
Que de Dieu vient, plus en partie
Pour la noblesse de ceste ame,
Que pour le corps. Or doncques, Dame,
La grand' perfection de l'homme
N'est pas de vous: Mais ainsi comme
L'auez dit à la verité,
Vous ne forgez l'humanité:
Mais au vaisseau qui est humain,
Autre que vous n'y met la main,
Qui est la plus parfaite essence
De vostre œuure & grande puissance.
Sans mentir c'est pour aduoüer
Quand on veut bien considerer
Comme nos corps sont diuisez,
Et si tres-bien organisez
Tellement que par vn obiect,
Qui est le corps, tant est subiect
A la volonté, que quand veut La volõté
Vn chacun des membres s'esmeut:
Combien que volonté n'est pas
De vous, ny de vostre compas
Toutesfois c'est grande merueille
Que ce corps pour l'ame trauaille Le corps

Comme subiect: & tel deut estre:
Mais bien souuent il est le maistre,
Mais il n'est pas par sa noblesse,
Mais par le peché que l'ame blesse
Or donc ne vous esbahissez
Si ce que tant bien tapissez
Et tenez plus parfaict, c'est l'homme,
Est contraire à si noble forme
Comme l'ame: & qui tant varie
Contre raison. Soyez marrie
Seulement de vos artifices,
Les monstres naturels. *Et non de nos fautes & vices.*
Vous mesme n'auez-vous pensé,
Et bien souuent encommencé,
Cuidant vostre œuure estre bien faicte,
Qu'en la fin estoit contrefaicte?
Est-ce faute d'entendement
Ou si ne pouuez autrement?
Dame, qu'il me soit pardonné,
Si ie suis trop abandonné
De parler sur vostre science.
Ie le prens en ma conscience
Que ce n'est pas pour vous blasmer:
Mais ne doutez qu'il m'est amer
De ce que m'auez tant repris
Où iamais n'auois rien appris.
Helas Dame ie vous asseure
Que ie ne suis iamais vne heure,
Sans penser à ce hautain bien,

Lequel par vous ientens tresbien,
Ou mieux que ne faisois alors
Que vous me faisiés les records
Et les reproches de mes fautes,
En declarant choses si hautes
De ce thresor digne & louable.
Soit en mon lit, soit en ma table,
Incessamment deuant mes yeux
I'ay ce haut bien tant precieux.
Et ne fais que penser, en somme,
Quelle matiere, & quelle forme
Ie dois prendre pour commencer.
Vous m'estes venue tencer
Et reprendre fort aigrement:
Pource que ne fais nullement
Comme vous, helas, chere Dame,
Vous sçaués que ie nay ny ame
Ne sçauoir en moy, pour ce faire
Ie ne vous peux que contrefaire:
Et ne sçaurois pas bonnement
En ce noble art faire autrement
Si vous ne m'aidiés par puissance
De vostre sçauoir & science.
Mais vous dictes, & dictes voir,
Qu'à l'homme n'appartient sçauoir
Vos grans secrets & hautains faits:
Comme donc porteray le fais,
Et comment me pourray guider,
Si vous ne me voulés aider?

La pierre Philos. se pa faict par nature & par art.

Puis dictes que vous dois ensuiure
Ie le veux bien : mais par quel liure?
L'un dit, prens cecy & cela:
L'autre dict, non, laisse-le là,
Leurs mots sont diuers & obliques,
Et sentences paraboliques.
En effect par eux ie voy bien
Que iamais ie n'en sçauray rien.
Et pourtant à vous i'ay recours,
Vous priant me donner secours,
Et conseiller que ie dois faire
En ce tres-grand & rare affaire.
Cy demande ma chere Dame,
Qui de bon cœur prie & reclame,
Dictes par vostre conscience,
En ensuiuant vostre science.
Qui pourroit deualer en terre,
Et dedans la miniere enquerre
Et chercher par subtile cure
Des metaux le parfait Mercure,
I'ay troué, au moins c'il de l'or,
Garder se doit comme vn thresor:
Mais ie doute quand on l'auroit
Que ja metal ne s'en feroit:
Et croy qu'il n'est homme tant sage,
Qui de faire or sçache l'vsage:
C'est à vous de faire telle œuure:
Experiment bien le decœuure,
Et vostre sçauoir excellent,

Selon vostre dict, en parlant
De la natiuité de l'homme.
Nous voyons la maniere comme
Le Mercure froid & humide
Appette le soulphre en son aide:
C'est vn esperme homogenee,
Duquel la creature est nee
Apres le labeur terminé.
Or doncques, tout examiné,
Vous prenez la propre matiere,
Propre vaisseau, propre miniere,
Propre lieu, & propre chaleur,
Pour donner & forme & couleur,
Pour pulluler & donner vie,
Dont toute chose est assouuie.
Vous cognoissez, comme vne ouuriere,
Le merite de la matiere.
Car agent ne prend action. Alias. N'a point d'action.
Qu'en disposee passion.
Subtilement sçauez mesler
Chaud & froid, & puis demesler
Du sec l'humide, & du contraire
Scauez la qualité attraire,
Transmuant la premiere forme
Afin que la matiere informe
Forme nouuelle: car l'obiect
Est par la puissance subiect
Qui tousiours soustient la substance
En l'acte qui fut en puissance,

Or

Or vous ayant ouy bien dire.
Mais mon parler ne peut suffire
A bien reciter vos sentences:
Et si i'auois vos grands potences,
Pour moy soustenir seurement,
Ie parlerois bien proprement.
Car i'ay entendu qu'auez dict,
Que l'exilir, sans contredit,
Des quatre elemens se commence,
Contraires puis font alliance:
Et dites qu il faut conuertir
Les elemens. Sans point mentir
Ce n'est pas ouurage de main,
Ny n appartient à l art humain
De conuertir les elemens.
Mais qui sçauroit, par documens
Comme la qualité terrestre
Peut auec l air prendre son estre
Symboliser auec froideur,
Et se conuertir en humeur,
Qui est à dire en son contraire?
Car l humeur ne se veut distraire
De l element froid & humide,
Toutefois qu elle a meilleure ayde
Du feu, par qui est anobly
Tout le compost. Et si n'oubly
Que c est vn œuure naturel,
Qui se faict noir, blanc puis vermeil,
Ou trois couleurs sont euidentes

A trois elemens respondentes,
C'est le feu, & l'eau, & la terre,
Et l'air, qui bien les sçauroit querre
Puis vous dictes, sans nulle glose,
Qu'il se faict d'une seule chose, L'œuure de la pierre Philos.
A'vn seul vaisseau, d'vne substance,
Car quatre ne font qu'vne essence:
Dedans cest vn, est en effect
Ce qui commence & qui parfaict.
Rien ne defaut en sa valeur,
Sinon vn petit de chaleur,
Que l'homme administre par cure:
Prouoquant ce qu'elle procure,
Par vostre art & noble sçauoir:
Et tout ce qu'est besoin d'auoir,
En icelle seule matiere
Est en perfection entiere,
Qui la commence, & qui l'a faict
Qui la continue & parfaict.
C'est tout ainsi comme d'vn homme,
D'vn cheual, d'vn grain, d'vne pomme.
Car en l'esperme retenue,
Est forme d'homme contenue,
Os, chair, sang, nerfs, poils sous la peau
Sont tous en ce petit troupeau.
Ainsi d'vn grain, ou de semence
Chacun rapporte sa semblance:
D'homme vient homme, de fruict de fruict,
Et de beste, beste s'ensuit:

C'est

C'est vostre ordre qui point ne rompt,
Qui est en vostre vaisseau rond:
Vous voulez, par vouloir loüable,
Que chacun face son semblable.
Mais tel sçauoir & grand science,
Procede de la sapience,
De Dieu, qui veut qu'ainsi soit faict,
Et vous donna en main ce faict,
Or sçay ie bien que quand le sperme
Est clos dedans le vaisseau ferme
De la femme, mais qu'il ne s'ouure,
Que plus ne faut que l'homme y ouure,
Ne qu'il adiouste ou domine
Ny chose grosse ny menuë.
Plus il ne s'en faut approcher,
Pour ouurir, ou clorre, ou toucher
Car au vaisseau est enclos tant
Ce qui parfaict iusques au bout.
Puis dictes que tout ainsi est
De la pierre, que tant me plaist,
Et qu'il ne faut qu'une matiere
Toute seule mise en pouldriere,
Laquelle contient l'air & l'eau
Et la chaleur en son vaisseau,
Et tout ce qui est necessaire
Pour parfournir ce noble affaire,
Ny iamais plus toucher n'y faut,
Ny autre chose n'y deffaut,
Hors seulement y adiouster

Vn petit feu pour exciter
La chaleur, qui est au compost:
Comme l'enfant, qui est en repos
En la matrice chaudement,
Ainsi est l'œuure proprement.
Puis dictes & donnez entendre,
Au moins comme ie peux comprendre,
Qu'en elle est sa perfection:
Et si ne peut son action
Mettre à fin en si noble forme.
Si l'art humain ne s'y conforme:
I'entens art humain par science
De Philosophie & prudence,
Qui vienne des mains preparer
La matiere, puis separer
Le superflu, & mettre en verre
La composee & simple terre,
Qui n'est qu'vn auecques son eau,
Et puis bien clorre le vaisseau
Dessus vn fourneau bien propice.
Voila tout quant à l'artifice:
Autre chose l'homme n'y peut.
Et face & die ce qu'il veut:
Mais lors vous qu'en estes l'ouuriere
Entree dedans la poudriere,
Apres la preparation,
Faictes la dissolution,
Et le sec en eau reduisez,
Et iusques en l'air conduisez.

La Pierre Philos. se faict par nature & art.

Alias, Le froid en chaud conuertissez.

Par

Par ſublimation celeſte,
Tant eſtes vous ſage & honneſte:
En fin, toute ſeule vous faictes
Ce que parfait choſes imparfaites.
Et pourtant, madame Nature,
Vous eſtes prime geniture,
Quand vous faictes les meſlemens
De tous vos quatre elemens,
Qui ſont enſemble par eſſence,
Dont nul homme n'a cognoiſſance
Fors vous: ainſi l'ay entendu,
Et cela verray en temps deu,
Si Dieu plaiſt, & vous chere dame:
Ie laiſſe le temps & le terme:
Reſte de la matiere auoir,
Et de bien entendre & ſcauoir
Comment eſt tant noble & ſi bonne,
Et comment telle vertu donne
Si grands threſors & ſi parfaicts
Qu'elle parfaict les imparfaicts.
L'or. *Madame, ie ſçay bien que l'or*
Eſt des minieres le threſor.
Toutesfois n'a forme ny matiere
Quy ait puiſſance ſi entiere
De paſſer ſa perfection.
Car il n'a ſi grande action
De pouuoir plus que ſoy parfaire,
Quelque art que l'homme y puiſſe faire.
Et qui me voudroit oppoſer

Qu'il

Qu'il faudroit descomposer
Et le reduire en vif argent,
Cil seroit fol, & indigent
De bon sens, & de bon sçauoir:
Veu qu'il ne peut de l'or auoir,
Luy estant en sa propre essence,
Plus de vertu & grand' puissance.
Qui pense donc l'homme esprouuer:
Au moins quand lon ne peut trouuer
Au tout, sinon ce qui y est?
C'est abus. Mais voicy que c'est:
Pour leur fantasie produire,
Ils disent qu'il conuient reduire
Par leur art & science arriere
Ce corps en premiere matiere:
Mais certes, dame, ie sçay bien,
Car tant m'auez apprins de bien,
Que reduction ne se faict
De choses que vous ayez faict,
En espece, ou indiuidue,
S'elle n'est premier corrompue,
Encore apres corruption
Ne se faict generation
De semblable espece, ou s'engendre,
S'il ne retourne en celuy genre.
Et si dy plus, que l'or destruire
N'est pas chemin de le construire:
Ny iamais homme ne sçaura
Refaire or quand deffaict l'aura.

l'entens deffaict presupposé
C'est à dire decomposé,
Qui est chose tres difficile.
Science faudroit tres subtile.
Pose qu'on le mist bien en pouldre:
Mais de cuider tant le dissoudre
Qu'on separast les mestements
Que vous feistes des elements
En sa premiere mixtion,
Certes c'est vne question
Que iamais bonne ne souldra,
Et die tout ce qu'il voudra.
Car il endure froid & chauld,
Ny de gros feu il ne luy chault.
Mais tant plus s'amende & affine,
Et bien affiné ne define:
Tant est parfaict en sa nature:
Et si est vne creature
Des elemens la plus prochaine,
Que n'a semence, sperme, ou graine.
Où se face reduction
Apres la putrefaction
Pour reuenir en son espece:
Car sa matiere est trop espece.
Mais l'or mort, là est mort son estre:
Ne de luy ne peut plus renaistre
Autre metal ny vif argent.
li. Que. *Pource ne se vente la gent,*
Et dise, soubs ce mot notable,

Toute

Toute chose fait son semblable.
C'est mal dict, quant aux mineraux:
Mais bien est vray des vegetaux,
Et des sensitifs vrayement:
Car ils prennent nourrissement,
Et nie, se sement & plantent:
Les metaux iamais rien ne sentent,
Et sont aussi grands au premier
Comme ils sont en leur an dernier.
Des elemens prennent leur estre,
Par vous en l'element terrestre,
C'est sans semer & sans planter,
Sans cultiuer ne sans anter.
Ie sçay par vostre enseignement,
Qu'en ne doibt practiqualement
Suiure les dicts des anciens
Bons Philosophes tresciens:
Mais seulement la theorique,
Et speculatiue practique,
Qui est vraye & essentiale
Et qui est nature reale:
Car en ce gist toute l'essence,
Et la matiere & la substance.
Bien me souuient qu'vn me disoit,
Qui sophistement m'induisoit,
Qu'on tenoit pour grand Philosophe,
Qu'il me falloit pour vraye estoffe,
Fors prendre le bel vif argent,
Tout crud, & estre diligent

De le mesler auecque l'or:
Car des deux se faict vn thresor,
Quand bien sont ioincts & accoublez,
Tresbien vnis & assemblez.
L'vn par l'autre se parfera:
Et disoit, qui ainsi fera,
Aura la pierre & l'elixir.
Mais premier il falloit yssir
Et separer les elemens
Et tous les quatre meslemens:
Et pour le mieux purifier.
Chacun à part ratifier
Il falloit, & puis les conioindre,
Et reünir le grand au moindre,
Et le subtil au gros remettre:
Ce faisant on sereit bon maistre,
Ce disoit, de faire la Pierre.
Mais maintenant ie sçay qu'il erre,
En disant telles fantasies
Ne parlant que par tromperies,
Dont les cerueaux de telles gens
Sont de bon sçauoir indigens:
Les gens trompent, & sont trompez:
Nul d'iceux tant soyent ils huppez,
Soit Philosophe, ou Medecin,
Rien n'y entend en tel brassin.
Bien me souuient, sans contredict,
Ma dame, que vous auez dict
Qu'à Dieu seulement appartient,

Qui est le createur, & tient
Toutes choses dessoubs sa main,
De creer, comme souuerain,
Des elemens toute facture:
Car c'est luy qui produict nature.
Il sçait mesler par quantité
Les elemens, la qualité
Iustement proportionner,
Bien conioindre & mixtionner
Elemens & vnir ensemble
Deuëment comme bon luy semble.
Et n'est homme qui se peut faire,
Ne qui sceust dire le contraire.
Car il est luy seul createur,
Et de tout bien le conducteur,
Du monde n'est chose pourtraicte
Que sans luy peut onc estre faicte.
Et se taisent tous les vanteurs
Sophistes inuestigateurs
De l'Alchymie, qui se vantent
Qu'ils cueillitront & rien ne plantent:
Qui font, par calcinations
Et par leurs sublimations
V t distillations estranges,
cler en fumee les Anges,
Coagulations iniques,
Congelations Sophistiques,
Croire au peuple & à eux aussi
Qu'ils l'ont faict, & qu'il est ainsi,

Que separation est faicte
Des quatre elemens, & parfaicte
Du vif argent, & de l'or fin:
Et tout n'est rien à la parfin.
Car il est vray, que toutes choses
Qui sont dessous le ciel encloses,
Des quatre elemens faictes sont,
Et iuste quantité ils ont
En proportion, par nature,
Rien mixtes, selon leur facture:
Non pas tous vnis proprement,
Mais en vertu distinctement:
Principalement la matiere
De la pierre vraye & entiere.
I'entens, au vif argent vermeil,
Et parfaict corps, qu'on dict soleil.
Sont quatre & chacun Element
Vnis inseparablement,
Et meslez par moyens notables,
Non par art humain separables.
Car tous les bons Physiciens
Et Philosophes anciens
Ont escript, & il est tout cler,
Que l'element de feu & d'air
Sont enclos & tenus en serre.
L'vn en l'eau, & l'autre en la terre
Le feu est enclos bien & beau:
En la terre, & l'air dedans l'eau
Et ne peut chacun element

Mon

Monstrer sa vertu nullement,
Sinon en l'eaue, ou en la terre:
Là sont forts & font forte guerre
Ensemble inseparablement:
Nul ne les peut realement
Separer de ceste closture,
Fors Dieu & vous Dame nature.
Hardiment le puis affermer,
Et physiquement confirmer:
Car le feu nous est nuisible,
Aussi l'air est imperceptible.
Celuy qui dict qu'on les peut veoir
A part, tend à nous deceuoir:
Car par arguments bien notables,
Elements sont inseparables.
Pose que les sophistes dient,
Et afferment & certifient,
Qu'ils separent du vif argent,
Et de l'or, qui est bel & gent,
Les elements, ils sont menteurs,
Veu les raisons des bons autheurs.
Car l'element de feu & d'air,
Si ainsi est, doit exhalter.
Mais ils dient qu'ils les retiennent,
Et si ne sçauent qu'ils deuiennent.
Puis que l'air ne peut estre veu,
Ne le feu de nul apperceu.
Et s'ils l'ont tiré, comme ils dient,
Ce qu'ils touchent ils humifient,

Qui est chose contre nature
De l'air & du feu par droicture.
Puis ma dame, ainsi qu'auez dict,
Et que ie cognois par escript,
Il n'est nul tant soit grand docteur,
Qui peut, fors Dieu le Createur,
Sçauoir combien & iustement
Il faut de chacun element
En vn chacun suppost physique.
A vous Dieu donne la practique.
Ne Philosophe n'est tant sage
Qui sceut par practique & vsage
Composer & mixtionner
Les elements, ne ordonner
Combien il y faut de chacun
Element, pour bien faire aucun
Suppost, ou chose naturelle.
Spirituelle ou corporelle.
Or donc s'il les veut separer,
Comment pourra-il reparer
Et reünir celuy compost
Pour en refaire vn vray suppost.
Puisque il ne sçait la quantité
Des elements, & qualité,
De la mode de l'vnion
Et parfaicte conionction?
Il ne faut donc rien separer,
Puisqu'on ne le sçait reparer.
Laisser vous faut faire nature,

Qui entendez l'art & facture
Et qui sçauez bien disposer
Et celle pierre composer,
Et bien faire les meslemens
Sans separer les elemens.
Assez l'auez-vous dict, Madame:
Par vos dicts, i'entens bien la game.
De separer il n'est besoing
Les elements, ne prendre soing
De les reünir & conioindre,
Puis qu'on ne peut tel art attaindre,
Et que c'est vn secret donné
A vous, & de Dieu ordonné.
La pierre ou l'elixir, sans doubte,
Se faict de vous & parfaict toute
Sans separer les elemens.
Mais non pas sans vos instrumens,
Ne sans l'aide de l'homme sage.
Et qui bien entend vostre ouurage.
Mais pour bien denoter la note,
Voyons ce que dict Aristote,
Où le Physicien faict fin,
Là commence le Medecin,
Supposant pour Physicien
Le tres-sçauant naturien.
Dont l'art d'Alchymie commence,
Suiuant nature & sa science.
Et tout cecy est supposé
Et par Aristote posé.

En ses dicts & vrayes escriptures
Monstrans les secrets de nature:
Qu'vn Philosophe doit comprendre,
Et le Medecin bien entendre.
Et autre chose icy n'entens
Pour paruenir là où pretends.
Car l'art d'Alchymie bien duicte
Sera de nature produicte.
Et à fin qu'on ne s'y abuse,
Tout cela dequoy nature vse,
Procree, produict & engendre,
Est la metiere & propre gendre
Qui appartient à l'Alchymie.
Mieux le sçauez que moy ma mie,
Mon honoree, & chere Dame,
Que veux seruir de corps & d'ame.
Or sçauez que trois choses faict
L'art d'Alchymie: c'est qu'il parfaict
Le metal, & le viuifie
Comme experiment verifie,
Et digere son esprit:
En ce faisant, rien ne perit.
Secondement cuit la matiere,
Digerant en telle maniere,
Dedans quelque vaisseau petit,
Que le corps elle conuertist
Auec l'esperit tout en vn,
Sans y adiouster corps aucun.
Parquoy en cest art tant notable,

Alias. Le metal & le verifie. Le soulphre impur & crassitie, tollit & digere l'esprit.

Rien

Rien de nouueau n'y est capable.
Aussi ne s'y faict mixtion.
Sinon administration
Des beaux principes de nature,
Que pour tel besoin les procure:
Car ce qu'elle engendre & nous laisse,
C'est ce que l'art doibt prendre en laise.
Tiercement & dernierement
Se preuue, que realement
Separation ne se faict
De quatre elemens en effect
De l'argent vif & du Soleil,
Ou or qu'on appelle vermeil
Pour faire la pierre parfaicte.
Le penser est erreur infecte
Contre le noble art d'Alchymie
Et profonde Philosophie.
Il est tout vray & sans mentir
Et sans verité diuertir,
Qui toute chose alimentee
Est d'elemens alimentee.
Or donc s'ils sont bien disposez
Et pour tel suppost composez
Comme nature l'a produict
S'on les depart, lors est destruict
Celuy suppost & corrompu,
Qui lia tous les elemens
Et n'y a plus de meslemens.

Mais

Mais pour separer chose faicte,
Des quatre elemens est deffaicte.
Certes il n'est pas necessaire,
Ne aussi ne se doit-il faire,
Que le pere qui fils engendre
Soit deffaict: pas ne veux entendre
Qu'en ce faisant il soit destruict:
Mais suffise qu'isse l'esprit
Genitif auec le sperme.
Que la matiere de la femme
Reçoit & garde chaudement:
Et tel esperit, vrayement
Est de l'enfant generatif.
Et de ses membres formatif.
Auicenne en faict mention,
Parlant de la generation.
Ainsi est-il semblablement
De l'or fin, qui est seurement
De la pierre la pure estoffe
Comme dit le vray Philosophe:
C'est le pere qui tout instruit:
Donc ne faut pas qu'il soit destruit:
Ne corrompu ne separé
De ses elemens bien paré:
Mais suffit que le soleil pere,
Spirant son esprit, prospere,
Et que force & vertu influe
Par l'esperit au fils afflue
En vertu, qui en vraye pierre
Des Philosophes, prinse en ...

Et par l'esperit genitif.
Est formé le fils substantif.
Ma dame par vous i'ay tant sceu
Et de vos secrets apperceu,
Que l'art d'Alchymie est notable
Et science tres-veritable,
Et si dis que cest or vermeil
Est le vray pere dict Soleil.
De la pierre & de l'elixir,
Dont tant de thresor peut issir:
Car il eschauffe, insere & fixe.
Digere & teinct par artifice,
Sans nulle diminution,
Ne quelconque corruption
De celuy or, qui est le pere,
Dont le fils grandement prospere,
Or doncques ne nous est possible,
Ne necessaire, ne loisible,
De deffaire, les meslements,
Ne separer les elements,
Que nature ha portionnez,
Et si bien joincts & ordonnez
En iuste & deuë quantité,
Complexion & qualité,
Au vif argent, dans & dehors,
Semblablement au parfaict corps
Du Soleil, comme ha esté dict.
Qui est sentence & vray edict,
Si nous ignorons la science
De nature & la cognoissance

Des mixtions & meslemens,
De ces quatre beaux elemens,
Semblablement nous ignorons
D'iceux les separations.
Parquoy il est tres-necessaire
D'ensuiure nature, & de faire
Et vser de ses instrumens
Comme elle faict és elemens:
Autrement nous ne serions pas
Vrais imitateurs de ses pas
Sans celle administration
En ceste mesme eduction
De la forme d'icelle pierre,
Et des moyens qu'il y faut querre:
Par lesquels moyens on recouure
L'instrument dequoy nature ouure
En la maniere par art gent,
Qui donne forme au vif argent.
Faire au contraire des auteurs.
Plustost nous serions destructeurs
De ce que nature compose,
Et qu'elle engendre & bien dispose,
En separant les meslemens:
C'est contre vos commandemens,
Et chose par trop detestable
Enuers vous, tant bonne & notable.
Mais bien doit-on, sans nulle doubte,
Faire ainsi que dict Aristote,
Les elemens conuertiras,
Et ce que tu quiers trouueras.

Ainsi, nature ma maistresse,
Vous m'auez bien l'addresse
Pour me conduire sagement:
Si vous remercie humblement.
I'ay tant appris par vous de bien:
Que tout ce qu'ay faict ne vault rien.
Ie cognois que c'est grand' folie,
En fin perte & melancholie
De s'amuser à ces fourneaux,
En vif argent, en fortes eaux,
En dissolutions vulgales,
En toutes choses minerales,
En feu de fumier & charbon:
Car iamais n'y a rien de bon.
Pource, Madame ie concluds
Que ie seray de plus en plus
Ententif, selon vostre liure:
De tout mon pouuoir vous ensuiure:
Car c'est le chemin & la voye
La plus seure que l'homme voye:
Et est tout certain que cest art
Nous vient par vous: mais c'est à tard:
Non sans cause: veu la noblesse,
Et le thresor, & la hautesse
De ce grand bien & haut oracle,
Qui est en vous quasi miracle.
Or madame, comme i'entends,
Afin que ie ne perde temps
Sans vostre baniere & enseigne,
Ainsi que vostre dict m'enseigne,

Auant plustost huy que demain
Vais à l'œuure mettre la main,
Suiuant vostre commandement:
Et prendray tout premierement
La matiere, auec son agent,
Qui fera ce beau vif argent,
Et la mettray dans le vaisseau
Bien clos, nette sus vn fourneau
Enuironné d'vne closture:
Et puis vous, madame Nature,
Ferez ce que sçauez bien faire,
Afin de vostre œuure parfaire,
Que tant est occulte & profonde
Que de plus riche n'est au monde.
Si vous remercie madame,
Du corps, & du cœur, & de l'ame.
Quand vous ha pleu me visiter,
Et d'vn si grand bien m'heriter:
A laquelle toute ma vie
Sois tenu, & malgré enuie
Ie suyuray vos enseignemens,
Et feray que des elemens
I'auray celle noble teincture,
Moyennant Dieu & vous Nature,

Cy finist la responce toute
Que l'artiste fist en grand' doute
Deuant Nature sa maistresse,
Dont en a heu tres-grand' richesse.

EXTRAICT DV ROMANT DE LA ROSE, ou I. Clopinel, dict le Meung, parlant des faicts tant de Nature que de l'art son imitateur escript.



Oeuure l'hōme tant qu'il viura,
la nature n'acosuiura.
Que d'alchymie tāt appreigne,
Que tous metaux en couleur teigne.
Il se pourroit aincois tuer.
Que les especes transmuer:
Si tant ne fait qu'il les rameine
En leur nature primeraine.
Et si tard se vouloit pener,
Qu'il les y sceusse ramener,
Si luy faudroit auoir science
De venir à celle attrempance,
Quand voudroit faire l'elixir.
Dont telle forme doit issir
Qui diuise entre eux la substance
Par speciale difference:
Comme il appert au diffinir,

Qui bien en ſçait à chef venir.
Nonobſtant c'eſt choſe notable.
L'Alchymie eſt art venerable,
Qui ſagement en œuureroit,
Grands merueilles y trouueroit.
Car, comme qu'il ſoit des eſpeces,
Au moins les ſingulieres pieces
En ſenſibles œuures ſoubs miſes,
Sont muables, en tant de guiſes
Qu'ils peuuent leurs complexions
Par diuerſes digeſtions
Changer entre elles, par tel change
Qu'il les met ſous eſpece eſtrange
Et oſte de la leur premiere.
Ne veoit lon comme de feugiere
Cendre faict & puis verre naiſtre
Qui de verrerie eſt bon maiſtre,
Par depuration legiere?
Si n'eſt pas le verre feugiere,
Ne la feugere n'eſt pas verre:
Et quand eſclair vient, ou tonnerre,
Ne peut-on pas bien ſouuent veoir
Des grands vapeurs les pierres cheoir,
Qui ne montarent mie pierres?
Ce peut ſçauoir qui ſçait les erres
Et cauſe, que telle matiere
A ceſte eſpece eſtrange attire.
Ainſi ſont eſpeces changees,
Où les pieces d'elles eſtrangeres,

Et

Et en substance & en figure
Soit par art, ou bien par nature.
Ainsi pourroit des metaux faire,
Qui bien les sçauroit à chef traire
Et tollir aux ords leur ordure,
Et les mettre en forme trespure,
Par leurs complexions voisines
L'vne vers l'autre assez enclines.
Car ils sont tous d'vne matiere,
Comment que nature les tire:
Car tous, par diuerses manieres,
Dedans leurs terrestres minieres,
De soulphre & de vif argent naissent,
Comme les liures le confessent.
Qui les scauroit subtilier,
Et leurs esprits appareiller,
Si que force d'entrer ils eussent,
Et que voler ne s'en peussent,
Quand dedans les corps ils entrassent,
Mais que bien purgez les trouuassent,
Et fust le soulphre sans ordure
Pour blanche ou pour rouge teincteure,
Son vouloir des metaux feroit
Qui ainsi faire le sçauroit.
Car d'argent fin, fin or faict naistre,
Cil qui d'Alchymie est le maistre
Et pois & couleur y adiouste,
Par chose qui guiere ne couste.
Et d'or fin pierres precieuses,

Faict claires & moult gratieuses,
Et tout autre metal desnue
De sa forme, si qu'il le mue
En fin argent, par medicine,
Blanche transparente & tres-fine,
Ou en or par rouge teincture,
S'il y veut appliquer sa cure.
Mais ainsi ne feront-ils mie,
Qui œuurent de sophisterie:
Trauaillent tant comme ils voudront
La nature n'aconsuiuront.

FIN.



TESTAMENT ATTRIBVE A ARNAVLD DE Villeneufue.

LA pierre des Philosophes sourdãt de terre est esleuee ou parfaicte au feu. Saoulee du breuuage d'eau tresclaire, au moins en douze heures, de toutes parts s'enfle visiblement. Apres mise en estuue d'air moyennemẽt chaud & sec, & purifiee d'estrange vapeur, acquiert solidité en ses parties: & extenuee d'humeur superflue, deuient idoine à se briser. Cela faict, de ses plus pures parties est esprint le laict virginal: lequel incontinent mis en l'œuf des Philosophes, est si longuement eschauffé, par continuelle & propre chaleur, comme pour faire couuer & esclorre poussins, que estant desnuee de la varieté de ses couleurs, s'esiouist auec son pareil en blancheur de neige: & deslors sans danger resiste aux forces du feu croissant, iusques à ce qu'estant teincte en couleur de pourpre, elle sort du monument auec royale puissance.

FIN.

PETIT TRAICTE D'ALCHYMIE, INTITVLE' le sommaire Philosophique de Nicolas Flamel.

Qui veut auoir la cognoissance
Des metaux & vraye science
Comment il les faut transmuer
Et de l'vn à l'autre muer,
Premier il conuient qu'il cognoisse
Le chemin & entiere addresse
Dequoy se doiuent en leur miniere
Terrestre former, & maniere.
Ainsi ne faut-il point qu'on erre
Regarder és vaines de terre
Toutes les transmutations
D'ont sont formez en nations.
Parquoy transmuer ils se peuuent
Dehors les minieres, où se treuuent
Estant premier en leurs esprits:
Assauoir pour n'estre repris,
En leur soulphre & leur vif argent,
Que nature a faict par art gent.
Car tous metaux de souphre sont
Formez & vif argent qu'ils ont.

Ce

Ce sont deux spermes des metaux
Quels qu'ils soyent, tant froids que chauds.
L'vn est masle, l'autre femelle:
Et leur complexion est telle.
Mais les deux spermes dessusdicts,
Sont composez, c'est sans redicts,
Des quatre elemens, seurement
Cela i'afferme vrayement.
C'est à sçauoir le premier sperme
Masculin, pour sçauoir le terme,
Qu'en Philosophie on appelle
Soulphre, par vne façon telle,
N'est autre chose qu'element
De l'air & du feu seulement.
Et est le soulphre fix semblable
Au feu sans estre variable,
Et de nature metallique:
Non pas soulphre vulgal inique:
Car le soulphre vulgal n'a nulle
Substance (qui bien le calcule)
Metallique, à dire le vray,
Et ainsi ie le prouueray.
L'autre sperme qu'est feminin,
C'est celuy, pour sçauoir la fin,
Qu'on a coustume de nommer
Argent vif, & pour vous sommer
Ce n'est seulement qu'eau & terre,
Qui s'en veut plus à plain enquerre.
Dont plusieurs hommes de science

Ces deux ſpermes-là ſans doutance.
Ont figurez par deux dragons,
Ou ſerpens pires ſe dict on.
L'vn ayant des aiſles terribles,
L'autre ſans aiſle, fort horrible.
Le dragon figuré ſans aiſle,
Eſt le ſoulphre, la choſe eſt telle,
Lequel ne s'enuole iamais
Du feu, voila le premier mets.
L'autre ſerpent qui aiſles porte,
C'eſt argent vif, que veut emporte,
Qui eſt ſemence feminine
Faicte d'eau & terre pour mine.
Pourtant au feu point ne demeure,
Ains s'enuole quand void ſon heure.
Mais quand ces deux ſpermes diſioincts
Sont aſſemblez & bien conioincts,
Par vne triomphante nature,
Dedans le ventre du mercure,
Qu'eſt le premier metal formé,
Et eſt celuy qui eſt nommé
Mere de tous autres metaux,
Philoſophes de monts & vaux
L'ont appellé dragon volant:
Pource qu'vn dragon en allant,
Qu'eſt enflambé auec ſon feu,
Va par l'air iectant peu à peu
Feu & fumee venimeuſe
Qu'eſt vne choſe fort hideuſe

A regarder telle laideure,
Ainsi pour vray faict le mercure,
Quand il est sur le feu commun,
C'est à dire, en des lieux aucun,
En vn vaisseau mis & posé
Et le feu commun disposé,
Pour luy allumer promptement
Son feu de nature asprement,
Qu'au profond de luy est caché.
Alors si vous voulez tacher.
Voir quelque chose veritable
Par feu commun dict vegetable,
L'vn enflambera par ardure
Du Mercure feu de nature.
Alors, si estes vigilant,
Verrez par l'air iectant, courant,
Vne fumee venimeuse,
Mal odorante, & malignieuse,
Trop pire, enflambe & en poyson
Que n'est la teste d'vn dragon
Sortant à coup de Babylone
Qui deux ou trois lieues enuironne.
Autres Philosophes sçauans,
Ont voulu chercher tant auant,
Qu'ils sont figuré en la forme
D'vn Lyon volant sans difforme.
Et l'ont aussi nommé Lyon:
Pource qu'en toute region
Le Lyon deuore les bestes

Tant soient ieunes & propretes
En les mangeant à son plaisir,
Quand d'elles il se peut saisir,
Sinon celles qui ont puissance
Contre luy se mettre en deffence,
Et resister par grande force
A sa fureur, quand il les force:
Ainsi que le mercure faict.
Et pour mieux entendre l'effect,
Quel metal que vous mettez
Auecques luy, ces mots notez,
Soudain il le difformera,
Deuorera, & mangera.
Le Lyon faict en telle sorte.
Mais sur ce point, ie vous enhorte
Qu'il y a deux metaux de priz
Qui sur luy emportent le priz
En totale perfection,
L'vn on nomme or sans fiction:
L'autre argent, ce nie aucun,
Tant est-il notoire à chascun,
Que si mercure est en fureur,
Et son feu allumé d'ardeur,
Il deuorera par ses faitz
Ces deux nobles metaux parfaictz,
Et les mettra dedans son ventre
Ce nonobstant, lequel qu'y entre.
Il ne le consumera point.
Car pour bien entendre ce poinct.

Ils sont plus que luy endurciz
Et parfaicts en nature aussi.
Mercure est metail imparfaict:
Non pourtant qu'en luy ayt de fait
Substance de perfection:
Pour vraye declaration
L'or commun si vient du mercure,
Qu'est metail parfaict, ie l'asseure.
De l'argent ie dy tout ainsi
Sans alleguer ne cas ne si.
Et aussi les autres metaux
Imparfaicts, croissans bas & hauts
Sont trestous engendrez de luy.
Et pource il n'y a celuy
Des philosophes, qui ne dise
Que c'est la mere sans faintise
De tous metaux certainement.
Parquoy conuient asseurement
Que dés que mercure est formé,
Qu'en luy soit sans plus informé
Double substance metallique,
Cela clairement ie replique.
C'est tout premieremẽt pour l'vne,
La substance de basse Lune,
Et apres celle du Soleil,
Qui est vn metail nompareil.
Car le mercure sans doutance
Est formé des deux substances,
Estans au ventre en esprit.

Du Mercure que i'ay descript.
Mais tantost apres que nature
Ha formé iceluy mercure,
De ces deux esprits dessusdictz
Mercure sans nul contreditz
Ne demande qu'à les former
Tous parfaictz sans rien difformer,
Et corporellement les faire,
Sans soy d'iceux vouloir deffaire.
Puys quand tes deux espritz s'eueillent,
Et les deux spermes se resueillent,
Qui veulent prendre propre corps
Alors il faut estre records,
Qu'il conuient que leur mere meure,
Nommé mercure, sans demeure:
Puis le tout bien verifié,
Quand mercure est mortifié
Par nature ne peut iamais
Se viuifier, ie prometz,
Comme il estoit premierement,
Ainsi que dient certainement
Aucuns triomphans Alchymistes,
Affermants en paroles mistes,
De mettre les corps imparfaictz
Et aussi ceux qui sont parfaictz
Soudain en mercure courant.
Ie ne dy pas qu'aucuns d'eux ment:
Mais seulement, sauf leurs honneurs,
Pour certain ce sont vrays iengleurs.

Il est bien vray que le mercure
Mangera par sa grande cure
L'imparfaict metal, comme plomb,
Ou estaing: cela bien sçait-on:
Et pourra sans difficulté
Multiplier en quantité:
Mais pourtant sa perfection
Amoindrira sans fiction,
Et mercure ne sera plus
Parfaict, notez bien le surplus:
Mais si mortifié estoit
Par art, autre chose seroit,
Comme au cynabre, ou sublimé,
Ie ne me veux pas animé
Que reuifier ne se peusse.
Telle verité ne se musse:
Car en le congelant par art,
Les deux spermes, soit tost ou tard,
Du mercure point ne prendront
Corps fix, ny aussi retiendront
Comme és veines ils font de la terre,
Ains pour garder que nully n'erre,
Si peu congelé ne peut estre
Par nature à dextre ou senestre,
Dedans quelque terrestre veine,
Que le grain fix soudain n'y vienne.
Qui produira des deux espermes
Du mercure, entier & vray germes:
Comme és mines de plomb voyez

Si

Si vous y estes enuoyez.
Car de plomb il n'est nulle mine
En lieu où elle se confine,
Que le vray grain du fix n'y soit,
Ainsi que chacun l'apperçoit,
C'est à sçauoir le grain de l'or
Et de l'argent, qu'est vn thresor
En substance & en nourriture:
A chacun telle chose est seure.
La prime congelation
Du mercure, est mine de plomb
Et aussi la plus conuenable
A luy: la chose est veritable.
Pour en perfection le mettre,
Cela ne se doit point obmettre,
Et pour tost le faire venir
Au grain fix, & tousiours tenir.
Car comme par auant est dict,
Mine de plomb sans contredict
N'est point sans grain fix pour tout vray
D'or & d'argent: cela ie sçay:
Lesquels grains nature y a mis.
Ainsi comme Dieu l'a permis:
Et est celuy-là seurement
Qui multiplier vrayement
Se peut, sans contradiction,
Pour venir en perfection
Et en toute entiere puissance,
Comme sçay par l'experience.

Et cela pour tout vray i'asseure.
Luy estant dedans son mercure,
C'est à dire non separé
De la mine, mais bien puré.
Car tout metal en mine estant
Est mercure, i'en dis autant,
Et multiplier se pourra
Tant que la substance il aura
De son mercure en verité.
Mais si le grain en est osté
Et separé de son mercure
Qui est sa mine, bien l'asseure,
Il sera ainsi que la pomme
Cueillie verde, & voilà comme
Dessus l'arbre en verité,
Auant qu'elle ait maturité,
Quand vous voyez passer la fleur,
Le fruict se forme, soyez seur,
Lequel apres pomme est nommee
De toutes gens, & renommee.
Mais qui la pomme arracheroit
Dessus l'arbre, tout gasteroit
A sa prime formation:
Car homme n'a eu notion
Par art ny aussi par science
Qu'il sceusse donner la substance,
Ne taudis la peusse parfaire
De meurir, comme pouuoit faire
Basse nature bonnement,

Quand elle estoit premierement
Dessus l'arbre, où sa nourriture
Et substance auoit par nature.
Pendant doncques que l'on attend
La saison de la pomme estant
Sur son arbre où elle s'augmente
Et nourrist venant grosse & gente
El' prend agreable saueur,
Tirant tousiours à soy liqueur,
Iusques à ce qu'elle soit faicte
De verde bien meure & parfaicte.
Semblablement metal parfaict,
Qu'est or, vient à vn mesme effect:
Car quand nature a procrée
Ce beau grain parfaict & creé
Au mercure, soyez certain
Que tousiours tant soir que matin
Sans faillir il se nourrira,
Augmentera & parfera
En son mercure luy estant:
Et faut attendre iusqu'à tant
Qu'il y aura quelque substance
De son mercure sans doutance:
Comme faict sur l'arbre la pomme.
Car ie fais sçauoir à tout homme,
Que le mercure en verité
Est l'arbre, notez ce dicté,
De tous metaux, soyent parfaicts,
Ou autres qu'on dict imparfaicts:

Pour-

Pourtant ne peuuent nourriture
Auoir, que de leur seul mercure.
Parquoy ie dy, pour deuiser
Sur ce pas, & vous aduiser,
Que si voulez cueillir le fruict
Du mercure, qu'est sel qui luist,
Et l'vne aussi pareillement,
Si qu'ils soyent separément
Loingtains en aucune maniere,
L'vn de l'autre sans tarder guiere.
Ne pensez pas les reconioindre
Ensemble, n'aussi les y reioindre
Ainsi comme auoit faict nature
Au premier: de ce vous asseure:
Pour iceux bien multiplier
Augmenter sans point varier.
Car quand metaux sont separez
De la mine, à part trouuerez
Chacun comme pommes petites,
Cueilliers trop verdes & subites
De l'arbre, lesquelles iamais
N'auront grosseur ie vous promets.
Le monde ha assez cognoissance
Par nature & experience
Du fruict des arbres vegetaux,
Et ne sont point ces mots nouueaux,
Qui dés la pomme, ou la porte
Est arrachee, il est notoire,
De dessus l'arbre ce seroit

Folie qui la remettroit
Sur la branche pour r'engroßir
Et parfaire: fols sont ainsi,
Et gens aueuglez sans raison,
Comme on voit en mainte maison.
Car l'on sçait bien certainement
Et à parler communement,
Que tant plus elle est maniee
Tant plus tost elle est consommee.
C'est ainsi des metaux vrayement:
Car qui voudroit prendre l'argent
Commun & l'or, puis au mercure
Les remettre, seroit stulture.
Car quelque grand' subtilité
Qu'on aye, aussi habilité
Ou regime qu'on penseroit,
Abusé on s'y trouueroit:
Tant soit par eau ou par ciment
Ou autre sorte infiniment
Que l'on ne sçauroit racompter
Tousiours ce seroit mescompter
Et de iour en iour à refaire
Comme aucuns fols sur cest affaire
Qui veulent la pomme cueillie
Sur la branche estre rebaillee
Et retourner pour la parfaire.
Dont s'abusent à cela faire.
Nonobstant qu'aucuns gens sçauans
Philosophes & bien parlans

Ont treſbien parlé par leurs dicts.
Diſans ſans aucuns contredicts
Que le Soleil auec la Lune,
Et mercure, qu'eſt opportune,
Conjoints, tous metaux imparfaicts.
Rendront en œuure bien parfaicts:
Où la plus grand part des gens erre
N'ayant autre choſe ſur terre
Soyent vegetaux, ou animaux,
Ou pareillement mineraux,
Que ces trois eſtans en vn corps.
Mais les liſans ne ſont records
Qu'iceux Philoſophes entendus
N'ont pas tels mots dicts ny rendus
Pour donner entendre à chacun
Que ce ſoit or n'argent commun,
Ny le vulgal mercure auſſi:
Ils ne l'entendent pas ainſi.
Car ils ſçauent que tels metaux
Sont tous morts, pour vray, ſans defaux.
Et que iamais plus ne prendront
Subſtance: ainſi demeureront
Et l'vn à l'autre n'aydera
Pour le parfaire, ains demeurera.
Car il eſt vray certainement
Que ce ſont les fruicts vrayement
Cueillis des arbres auant ſaiſon:
Les laiſſant là pour tel raiſon:
Car deſſus iceux en cherchant

Ne trouuent ce qu'ils vont querant.
Ils sçauent assez bien que iceux
N'ont autre chose que pour eux:
Parquoy s'en vont chercher le fruict
Sur l'arbre qui à eux bien duict.
Lequel s'engrosse & multiplie
De iour en iour, tant qu'arbre en plie.
Ioye ont de veoir telle besongne.
Par ce moyen l'arbre on empoigne,
Sans cueillir le fruict nullement,
Pour le replanter noblement
En autre terre plus fertile.
Plus triumphante, & plus gentille.
Et que donnera nourriture
En vn seul iour par aduenture
Au fruict, qu'en cent ans il n'auroit,
Si au premier terrouër estoit.
Par ce moyen donc faut entendre,
Que le mercure il conuient prendre,
Qui est l'arbre tant estimé,
Veneré, clamé, & aimé,
Ayant auec luy le soleil.
Et la Lune d'vn appareil,
Lesquels separez point ne sont
L'vn de l'autre, mais ensemble ont
La vraye association:
Apres sans prolongation
Le replanter en autre terre
Plus pres du Soleil, pour acquerre

D'iceluy

D'iceluy merueilleux prouffit,
Où la rosée luy suffist.
Car là ou planté il estoit,
Le vent incessamment battoit
Et la froidure, en telle sorte
Que peu de fruict faut qu'il rapporte.
Et là demeure longuement,
Portant petits fruicts seulement.
Les Philosophes ont vn iardin
Où le Soleil soir & matin
Et iour & nuict est à toute heure
Et incessamment y demeure
Auec vne douce rosee.
Par laquelle est bien arrosee
La terre portant arbres & fruicts
Qui là sont plantez & conduicts
Et prennent deuë nourriture
Par vne plaisante pasture.
Ainsi de iour en iour s'amandent
Receuans fort douce prebende,
Et là demeurent plus puissans
Et forts, sans estre languissans
En moins d'vn an, ou enuiron,
Qu'en dix mil, celà nous diron,
N'eussent faict là où ils estoyent
Plantez ou les fruicts les battoyent.
Et pour mieux la matiere entendre,
C'est à dire qu'il les faut prendre,
Et puis les mettre dans vn four

Sur le feu où soyent nuict & iour.
Mais le feu de bois ne doit estre
Ny de charbon: mais pour cognoistre
Quel feu te sera bien duisant,
Faut que soit feu clair & luisant,
Ny plus ny moins que le Soleil;
De tel feu feras appareil:
Lequel ne doit estre plus chaud;
Ny plus ardent, sans nul defaut,
Mais tousiours vne chaleur mesme.
Faut que soit, notez bien ce thesme:
Car la vapeur est la rosee,
Qui gardera d'estre alteree
La semence de tous metaux.
Tu vois que les fruicts vegetaux
S'ils ont chaleur trop fort ardente
Sans rosee en petite attente
Sec & transy demeurera
Le fruit sur la branche mourra,
Ou en nulle perfection
Ne viendra, pour conclusion.
Mais s'il est nourry en chaleur
Auec vne humide moisteur,
Il sera beau & triumphant.
Sur l'arbre où prent nourrissement,
Car chaleur & humidité
Est nourriture en verité,
De toutes choses de ce monde.
Ayant vie, sur ce me fonde.

Comme animaux & vegetaux
Et pareillement mineraux.
Chaleur de bois & de charbon,
Cela ne leur est pas trop bon.
Ce sont chaleurs fort violentes
Et ne sont pas si nourrissantes.
Que celle qui du soleil vient:
Laquelle chaleur entretient
Chacune chose corporelle.
Pourautant qu'elle est naturelle.
Parquoy Philosophes sçauans
Et de nature cognoissans,
N'ont autre feu voulu eslire
Pour eux, à la verité dire,
Que de nature aucunement
Laquelle il suruient mesmement.
Non pas que Philosophe face
Ce que nature fait & trace:
Car nature ha tousiours chose
Creé, comme icy ie l'expose,
Tant vegetaux que mineraux,
Semblablement les animaux.
Chacun selon son vray degré
Generante où elle ha pris gré
Comme s'estend sa dominance.
Non pas que ie donne sentence
Que les hommes par leurs arts font
Chose naturelle & parfont.
Mais il est bien vray quand nature

A formé par sa grand facture
Les choses deuant dictes, l'homme
Luy peut ayder, & entends comme,
Apres par art, à les perfaire
Plus que nature ne peut faire
Par ce moyen les philosophes
Sçauans & gens de grosse estoffe,
Pour du vray tous vous informer,
Autrement n'ont voulu œuurer,
Qu'en nature auec la lune
Au mercure mere opportune,
Duquel apres en general
Font mercure philosophal,
Lequel est plus puissant & fort,
Quand vient à faire son effort,
Que n'est par celuy de nature.
Cela sçauent les creatures
Car le mercure deuant dit
De nature sans nul desdit,
N'est bon que pour simples metaulx
Parfaicts imperfaicts, froids ou chauds.
Mais le mercure du sçauant
Philosophe, est triumphant,
Que pour metaux plus que parfaicts
Est bon, & pour les imperfaicts:
A la fin pour les tous perfaire
Et soudainement les refaire,
Sans y rien diminuer
Adiouster, mettre ny muer.

Comme

Comme nature les a mis
Les laisse sans rien estre obmis.
Non que ie die toutesfois
Que les Philosophes tous trois
Les conioignent ensemble pour faire
Leur mercure, & pour le parfaire,
Comme font vn tas d'Alchymistes
Qui en sçauoir ne sont trop mistes,
Ny aussi beaucoup sage gent
Qui prennent l'or commun, l'argent,
Auec le mercure vulgal,
Puis apres leur font tant de mal.
Les tourmentant de telle sorte,
Qu'il semble que foudre les porte:
Et par leur folle fantasie
Abusion & resuerie,
Le mercure en cuident faire
Des Philosophes & parfaire:
Mais iamais paruenir n'y peuuent,
Ainsi abusez ils se trouuent,
Qui est la premiere matiere
De la pierre, & vraye miniere.
Mais iamais ils n'y paruiendront
Ne aucun bien y trouueront
S'ils ne vont dessus la montaigne
Des sept, où n'y ha nulle plaine
Et par dessus regarderont
Les six que de loing ils verront:
Et au dessus de la plus haute

lias,
ecter.

Montaigne, cognoist ront sans faute
L'herbe triomphante Royale
Laquelle ont nommé minerale
Aucuns Philosophes & herbale,
Appellee est saturniale:
Mais laisser le marc il contient
Et prendre le ius qui en vient
Pur & net: de cecy t'aduise
Pour mieux entendre ceste grise:
Car d'elle tu pourras bien faire
La plus grand' part de ton affaire.
C'est le vray mercure gentil,
Des Philosophes tressubtil,
Lequel tu mettras en ta manche,
En premier toute l'œuure blanche,
Et la rouge semblablement,
Si mes dits entends bonnement.
Eslis celle que tu voudras
Et soyez seur que tu l'auras.
Car des deux n'est qu'vne practique
Qu'est souueraine & authentique.
Toutes deux se font par voye vne,
C'est à sçauoir Soleil & Lune.
Ains leur practique rapporte.
Du blanc & rouge, en telle sorte.
Laquelle est tant simple & aisee,
Qu'vne femme fillant fuzee.
Et rien ne s'en destourbera
Quand telle besongne fera.

Non plus qu'à mettre elle feroit
Couuer des œufs quand il fait froit
Sous vne poulle sans lauer.
Ce que iamais ne fut trouué.
Car on ne loüe point les œufs
Pour mettre couuer vieils, ou neufs:
Mais ainsi comme il sont faiƈt:
Sous la poulle on les met de faiƈt.
Et ne faiƈt-on que les tourner
Tous les iours & les contourner
Sous la mere sans plus de plait
Pour soudain auoir le poullet.
Le tout ie l'ay declaré ample:
Puis apres se met vn exemple
Premierement ne laueras
Ton mercure, mais le prendras
Et le mettras auec son pere,
Qui est le feu ce mot t'appere,
Sus les cendres, qui est la paille
Cest enseignement ie te baille,
Et vn verre seul qu'est, le nid
Sans confiture ny auis
En seul vaisseau, comme dit est:
De l'habitacle entends que c'est
En vn fournel faiƈt par raison,
Lequel est nommé la maison,
Et de luy poullet sortira
Qui de son sang te guerira
Premier de toute maladie,

Et de sa chair, quoy que l'on dit,
Te repaistra, pour ta viande:
De ses plumes, afin qu'entende,
Il te vestira noblement
Te gardant de froid seurement:
Dont prieray l'haut Createur
Qu'il doint la grace à tout bon cœur
D'Alchymistes qui sont sur terre,
Briefuement le poullet conquerre,
Pour en estre alimenté,
Nourry & tres-bien substanté.
Comme ce peu qu'icy declare
Me vient du haut Dieu nostre pere,
Qui pour sa benigne bonté
Le m'a donné en charité:
Dont vous fais ce present petit,
Afin que meilleur appetit
Ayez cherchans & suyuans train
Qu'il vous monstre soir & matin:
Lequel i'ay mis sous vn sommaire,
Afin qu'entendiez mieux l'affaire,
Selon des Philosophes sages
Les dits, qu'entendez d'auantage.
Ie parle vn peu ruralement:
Parquoy ie vous prie humblement
De m'excuser, & en gré prendre,
Et à fort chercher tousiours tendre.

AVTRES

FIN.

AVTRES VERS TOVCHANT LE mesme art, l'Autheur desquels n'est pas nommé.

EN mercure est ce que querons:
De luy esprit & corps tirons
Et ame aussi, d'où sort teincture.
Sur toutes autres nette & pure.
C'est une humeur tresprecieuse,
Rendant la personne ioyeuse.
Faicte est de terre, eau, air, & feu:
Le corps purgé, l'esprit conceu
Apres vient la fontaine claire,
Qui ne tient en soy chose amere.
Au fond del' gist le verd serpent,
Ou Lyon verd, qui là s'espand.
Si en l'esueille, il monte en haut:
Apres chet quand le cœur luy faut.
Tant il se laue & tant se baigne,
Que comme rouge appert sa troigne.
Tant est laué d'eau de vie,
Qu'apres on ne le cognoist mie,
Puis se tourne en pierre tres-digne,
Blanche premier, & puis citrine.
Tant amoureuse est à la voir.
Qu'on ne peut priser son auoir.

Mets donc ta cure
Au vray mercure
Qu'a faict nature.
Auec son pere
Faict son repaire
Ou il prospere:
C'est pour parfaire
Les imparfaicts
Ords & infects.
Mais faut que face
Que le deface
De prime face:
Pour le refaire
Et satisfaire
A ton affaire.
C'est le subiect
Mis au vaissel

En vn fournel
Qui se faict bel
De iour en iour
Par vray amour
Sans nul secour,
Et se fixe
Tout propice
Sans espice,
Pour guerir
Tout esprit
Sans peril
S'ainsi le fais
Tous les infects
Seront parfaicts.
Dieu te doint grace
En peu d'espace
Que le tout face.

F I N.



DEFENSE DE LA science vulgairement appellee Alchymie, & des honnestes personnages qui vacquent à elle: contre les efforts que I. Girard mes à les outrager.

APRES que les presents autheurs de la trãsformation metallique, ont esté mis en equipage pour receuoir ornement de l'imprimerie, & de la sortir en public, ils m'ont semblé à bon droict requerir cõpagnie de quelque legitime defense, contre les detracteurs & calomniateurs de leurs professions. Mais de ma part ayant bon vouloir de leur satisfaire en ce que ie pourrois, ay cõsideré que pour respondre equitablement à tous les iniques escrits lesquels on trouueroit de tels aduersaires, besoin seroit vser d'autre, & plus long langage que ce lieu ne deman

demãderoit : & à ceste cause (sans en amener autre) qu'il falloit icy se deporter d'entreprendre telle besongne, & faire essay en vne moindre, ce neãmoins mesme fin proposee. Or est-il certain que ie n'ay encor apperçeu si importun & intolerable ennemy tant de la science sus nommee que de ceux qui vaquent à elle, qu'est vn I. Girard de Tournus : ainsi qu'il monstre euidemment par vne grande epistre en François, laquelle il a faicte & adioustee à la fin de sa traduction (ainsi l'appelle il) du L. de R. Bacho, intitulé de l'admirable pouuoir de l'art & de nature, qui fut imprimé à Lyon, il y eut au mois d'Octobre dernier passé trois annees. Et pource i'ay pensé qu'il suffiroit maintenant, s'il pouuoit estre contrainct de quicter ses armes, sans auoir aucunemẽt blessé l'honneur de ceux qu'il a si temerairement enuahy. Ce que i'espere aduenir, verité estant

en leur

en leur faueur amenee & deuëment opposee aux impudentes mensonges d'iceluy. C'est l'endroit où i'ay deliberé n'espargner ma peine & petite industrie. Mais afin que l'efficace tant de ce qu'il dict contre eux, que de ce que ie pretends respondre pour eux, soit plus apparente, ie suis content suyure l'ordre de ses paroles mal ordõnees, & les diuiser en certaines parties, selon que i'estimeray estre necessaire, tellement que chacune de ses obiections aye aupres de soy sa refutation particuliere.

Premierement, il accuse l'art d'Alchymie, d'auoir esté prohibé & deffendu par edict public des Empereurs Romains successeurs à Diocletian. Quand & quand, au lieu d'amener preuue suffisante, consigne en marge opposite, C. de fauce monnoye.

Ie ne sçay s'il faict cela par ieu, ou par maniere d'acquit, comme cuidant auoir affaire à gens indigens d'indu-

ſtrie ſuffiſante pour diſcerner ſi telle eſpece de payemẽt eſt, ou n'eſt de miſe,ou tãt aiſez à eſtre gaignez & contentez, qu'elle leur peut bien ſatiſfaire. Mais,à bon eſcient, ie penſe certainement ſçauoir,que au T.du C.ſus allegué, on ne trouue imprimé vn ſeul mot ſeruant à telle ſentence, par luy miſe en auant : ſans deſaſſembler violemment les lettres, & les diſpoſer en autre ordre.Et pource, ſi inſolẽt commencement eſt cauſe que le milieu & la fin nous doiuent ja eſtre ſuſpects. Quoy?Incontinent apres il contredict à ſoymeſme, là où il veut, & ne peut proprement dire, qu'il ſeroit encores vtile pour aucuns, que ledict art euſt touſiours eſté deffendu, par ceux qui apres iceluy Diocletiã, ont ſuccedé au gouuernement de l'Empire. Ainſi(en paſſant) ſe monſtre charitable hors ce pays,ſeulement enuers quelques eſtudians en Alchymie, qui obeiſſent à

l'Empe

l'Empereur des Romains : lesquels estans aduertis du bon vouloir qu'il leur porte, luy en pourront sçauoir quelque gré. Ce pendant nous disons franchement, que si tel edict y auoit, l'equité s'opposeroit à luy : attendu qu'vne tres-honneste vtilité est proposee pour la fin dudict art:& la vraye practique d'iceluy,n'offense personne. Quant aux Sophistes & abuseurs qui veulent couurir leur mechanceté par la profession de si noble art,duquel ils sont ignorans,ce qui est escrit au 5. liure des extrauagãtes decretales, au T. de crimine falsi,par Iean 22. s'addresse à eux:& à bon droict.

Apres se retire à son entendement, & y cherche, sans trouuer, quelque suffisant argument de verité, que la pierre,surnõmee Philosophale, puisse estre composee artificiellement. D'où vient à menacer brauemẽt ses aduersaires,disant que,

L'art ne peut exprimer & representer nature: à raison qu'elle penetre le dedans des choses, & l'art prent son subject seulement aupres le dehors, sçauoir est le dessus, & comme la face.

Mais que peut cela nuire au bruit de ceste science, ne des professeurs & estudians en icelle? veu que tous les sçauans Alchymistes ont tousiours aduoüé, que l'effect de leur pierre appartient proprement à nature (laquelle est principe & cause du mouuemét & repos de ce en quoy elle est premierement & par soy) estant toutesfois seruie par art, sans l'aide duquel, elle ne la pourroit iamais faire, non plus que muer quelque quantité de solde ou d'autre matiere en vne masse de verre. Et encores que leur fantasie fut soubs l'authorité de R. Baccho, ou de quelque autre, d'attribuer improprement telles actions à l'art, se seruant de nature pour instrument, ce neantmois

ses intentiõs seroyent vaines. Voyons sa poursuite.

Ei c'est vne cause ou raison entre autres (dict-il) qui faict que ie croye, que si d'auenture en quelques lieux ou endroicts Aristote auoit voulu dire ceste pierre estre possible, & qu'il en ayt parlé, ce auroit esté plus pour attraire Alexandre le Grand, Prince contemporel & monarque, par quelque grande estimation de son sçauoir, & à vne admiration de choses, que non point pour la verité & possibilité de tel effect: ainsi qu'oncques les Princes n'ont esté, & iamais ne seront sans auoir des parasites & bailleurs de bappelourdes. Ce que ie dy veritablement, & non pour autre raison que pource qu'il y en a aucuns si sots d'esprit, qu'ils croyent, & ont pour vray oracle, tout ce qu'ils lisent en Aristote, croyant (ainsi que croyent pauures & fantastiques Alchimistes) de quelque apparence (toutesfois superficielle) cela estre vray & possible, qu'ils cognoistroyent tres-

faux & impoßible, s'ils le consideroyent sagement.

Ce sont ses propres paroles, basties sur le fondemét ja ruiné. Examinons-les vn peu. En premier lieu il a ioinct vn si à ce dequoy il estoit incertain. C'est bien faict à luy, & à l'imitation d'vn bon deposant, l'office duquel est de ne dire plus qu'il ne sçait. Quant à moy, en visitant les œuures d'Aristote, n'ay oncques, d'où il me souuienne, trouué qu'il aye parlé d'icelle pierre en aucun sien liure imprimé. Car quant à celuy qui est intitulé Secreta secretorum Aristot. faisant mētion de ladicte pierre, il y a suffisantes raisons pour verifier qu'il n'est de son ouurage: combien que aucuns se soyent efforcez de prouuer le contraire. Ie ne sçay s'il en auoit escrit quelque chose en son liur. des mineraux, ne mesme si ledict Liu. est pery: car de ma cognoissance il n'est encore venu en veuë publique.

blique. Laërtius recite bien qu'il auoit cōposé vn Liu. περὶ τῆς λίθου, c'est à dire, de la pierre. Mais ce mot λίθος, qui generalemēt signifie pierre, quelquesfois (comme aucuns veulent) est specialement pris pour l'aymant: & autresfois pour icelle pierre souuēt surnommée Philosophale. En sorte que ledict Liu. n'apparoissant, ie ne puis dire s'il traictoit là de toutes sortes de pierre, ou seulement dudict aymāt, ou bien de ladicte pierre Philosophale. Car ie n'estime que ce fut de celle que nous appellons grauelle, ou d'autre chose pouuant estre exprimee par iceluy vocale. Quoy qu'il en soit, quelle cause, si ce n'est arrogance tresfolle, a incité ce gentil mesdisant, de se leuer ainsi contre tel personnage, qui est Aristote, pour interpreter sa pēsee en si mauuaise part, & ensemble l'outrager publiquement, & par tant d'iniures vilaines? Il le nous a osé feindre

peu ſçauant,& beaucoup arrogant, & menteur treſimpudent, & ſingulierement temeraire:& pour le rendre encores plus infame,s'eſt effronteément efforcé de le mettre au rãgs de paraſites & bailleurs de happelourdes. Quels tiltres! voicy belle recognoiſſance des merites d'autruy. Mais quel hiſtorien deſcriuant la vie d'Ariſtote, ou quel autre argumẽt amenera-on, pour prouuer qu'il aye eſté ſi depraué en meurs,& vil en condition? Ses diuines œuures nous declarẽt ſuffiſamment ſa qualité. Et n'eſt beſoin faire mention de la bõne reputation en laquelle il a touſiours eſté,& eſt,& doit eſtre en tous pays,enuers les gens lettrez,auſquels il a donné ſi plaiſans, ſi vtils,ſi honneſtes documens, preſque en toutes ſciẽces. Conſiderons ſeulement qu'il a par tout iuſtemẽt gaigné le ſurnom de Philoſophe par excellẽce:voire du commun conſentemẽt de

tous autres Philosophes, qui iusques à present, sont venus apres luy. Or qui apperçeut oncques meschācetez, telles que dessus, assemblees à la nature d'vn Philosophe? Mais ie m'arreste icy, cōme si les ordes parolles de Girard, pouuoyent aucunement soüiller la noblesse d'vn hōme tant illustre. A la verité tres-mal iroit, si la lueur des loüāges duës aux grādes vertus, estoit subiecte d'estre obscurcie par les malignes detractions de tels hommelets. Laissons l'opinió laquelle il à du Roy Alexādre: car plusieurs histoires manifestes tesmoignēt de ses faits. Laissons aussi l'outrage qu'il dict à ceux qui adioustent foy aux escrits dudict Aristote, pour mōstrer l'affection qu'il a enuers les Aristoteliés: car il est certain que eux, & luy, sont trop differés, tant en erudition que iugement: & comme chacun aime communement son semblable, ainsi hait-il son sem-

blable. Et auançons auecques luy, qui apres cela met en auant.

Que l'on ne trouue point certainement ou par asseuree verité que aucun en soit desia venu à vraye & parfaicte science & moins à l'accōplissement de l'œuure, quelques traditions & preceptes que l'on ait eu de ceste pierre Philosophale. Qu'il soit ainsi (dist-il) Philippe Vlstade, qui a esté grād artiste & abstracteur de quinte essence, dict au Ciel des Philosophes, chap. 24. Que certes plusieurs ont cerché ceste sciēce, mais que bien peu l'ont trouuee. Il y a toutesfois des liures, qui tesmoignēt qu'aucuns en ont eu vraye experience, mais tels liures sont sans autheur: & pourtant d'eux mesmes ne font, ny ne reçoiuent aucune foy.

Faisons passage à son langage, & arrestons seulement le sens. Voyez vous quelle hardiesse il préd, d'asseurer ainsi les choses desquelles il est incertain? Or il est vray, que Iean André in Rub. de falsis, afferme que de son tēps estoit

en la cour de Rome M. Arnauld de Villeneufue,grand Medecin,Theologien,& Alchymiste,lequel consentoit que les lingots d'or,qu'il faisoit, fussent examinez à toutes preuues. Que reprochera l'on à tel tesmoin ? Auroit on iuste cause de le recuser en ce lieu? Ie me tais de l'Apoticaire Taruisin, qui vn iour deuant le Prince & les sages de Venise, mua quelque quantité d'argent vif en or,en sorte que les vestiges demeurent encores audict lieu, comme escrit H. Cardan:cõbien qu'il ne puisse fauoriser à telle transmutation:dequoy ailleurs s'il plaist à Dieu. Aussi ne feray-ie mention de plusieurs autres tels exemples amenez par diuers autheurs d'Alchymie : car ils pourroyent estre suspects.

Mais quant à ce qu'il veut confirmer sa proposition par l'authorité de Ph. Vlstade cap.24. du ciel des Philosophes, escriuant que plusieurs l'ont cerchee,

cherchee,& bien peu l'ont trouuee, il y a dequoy rire. Car à qui demande-il secours? C'est grande sottise, d'amener tesmoin cõtre soy-mesme. Nous n'auons occasiõ de reiecter icy le tesmoignage dudict Vlstade, disant que peu de gens l'ont trouuee. Il suit verité en sa deposition. Mais à quoy pensoit Girard, voulant par cela conclure, que personne ne l'auoit trouuee? Sa proposition, & celle dudict Vlstade, sont contradictoires. Pource si l'vne est vraye, il faut que l'autre soit fauce. Toutesfois Girard les prenoit toutes deux pour vrayes, tant est-il subtil ratiocinateur.

Au demeurant, il dict que les Liur. tesmoignans que aucũs ont euë vraye experience de tel artifice, ne font foy pource qu'ils sont sans autheur. Or, sans repeter les escriuains susdicts, qui estima oncques sans autheur, les Liur. de Geber, & d'Auicenne, & d'Arnauld

de

de Ville Neufue, & de R. Lulle & d'Augurel, & grand nombre d'autres portans les noms & surnoms des gens bien sçauans qui les ont composez? Ie me rapporte maintenāt à ce qu'ils en escriuent. Puis il prononce,

Combien que aucun ancien en fust paruenu à chef, ce neantmoins qu'il est impossible maintenant de penetrer iusques là, attendu que tous les liures plus exquis de ceste matiere, ont estez perdus, & les plus chetifs sont demeurez. Et encores ont esté corrompus par la translation des termes naifs d'vne langue en autre de diuerse energie.

Rigoureuse sentence: laquelle condamne perpetuellement tous les humains & à ne desirer la cognoissance de l'art susdict, & à perdre tout le tēps & argent qu'ils pourrōt & voudront employer à la chercher par estude & experience. Mais ie demanderois volontiers à tel iuge, par quel escriuain fut

fut guidé le premier inuenteur de ceste dicte science. Et si, encores qu'on ne trouueroit à present aucun bon L. d'icelle, cõme il suppose, elle ne pourroit auoir esté, depuis son inuention, consecutiuement baillee & gardee de main en main, par les anciens qui l'auoyent, & par mesme moyen estre encor auiourd'huy reçeuë par quelqu'vn, en mode de cabale. Et outre ce, si la puissance & clemence de Dieu sont maintenant perdues, ou tellemẽt amoindries, qu'elles ne suffisent pour en donner cognoissance à quelqu'vn comme autresfois elles ont faict à nos predecesseurs. Veu mesmes, que certaines autres choses exquises, nous sont en ce temps manifestees, lesquelles il n'appert suffisamment auoir esté cogneuës par les anciẽs: cõme la poudre à canon, l'eau forte, l'Imprimerie, & plusieurs autres. S'il n'a presentement loisir ou vouloir de respondre à

cecy, dilation luy est de ma part accordee. Or que diront ceux, qui lisent encores auiourd'huy tant d'escrits touchant ceste matiere, pleins d'excellentes sentences, combiẽ que le plus souuent elles soyent exprimees par mots à peu de gens intelligibles : & pour iuste cause, par eux mesmes souuent produicte? Vn seul R. Lulle, nous a laissé enuiron 500. volumes de tel artifice, si Lacinius est veritable : au moins en voyons nous beaucoup tant imprimez que escrits à la main. Ie ne parle de ceux de Hermes, Geber, Auicenne, Rasis, ne de tant d'autres qui courent iournellement par les mains de plusieurs personnages. D'auantage, il faudroit auoir deuëment conferé & entendu tous les L. de ceste dicte matiere, soyent perdus, ou demeurez, pour les sçauoir distinguer en exquis & chetifs. Peut on conferer, sans apperceuoir? Peut on apperceuoir, ce

que

que n'est? Au reste, cela prouient d'vne trop grande ignorance de penser, & legereté de dire, que tels liures soyent tous translatez de lãgages diuers. Car Car de quel langage sont tournees les œuures d'Albert, d'Arnauld de Ville-neufue, de R. Lulle, de Guillielmus Parisiensis, de Paulus de Canotanto, d'Augurel, & de leurs semblables escriuains d'Alchymie? Apres il adiouste, que,

Toute la vie de ceux, qui sont épris de ceste Philosophie, ne suffit pour acquerir la cognoissance des termes d'icelle. Et que les despens sont si grands qu'il y auroit grande incertitude de profit, encores que la facture d'icelle pierre fut possible. Et que s'il y auoit profit, on n'en pourroit vser à souhaict & en liberté.

Et vis à vis de telles parolles, ce discret personnage marque en marge, 3. raisons : comme si tant diuers argumens n'estoient qu'vn. Ainsi broüille il &

il & confond les choses qui meritoyent distinction. Et combien de fois saulte-il du coq à l'asne? Venons au point. Il impose par irrision, ce nom, Philosofolie, à l'art susdict. Notõs donc qu'il est vn treslourd & audacieux forgeron de mots. Car quelle grace peut auoir telle espece de vocable, illicitement composé d'vn Grec auec vn autre Frãçois? Quelque autre mocqueur, n'estant si temeraire que d'oser, par vicieuse meslange de langues diuerses, produire des mots bastards, lesquels fussent incogneus & desauoüez de la chacune d'icelles langues, eut peu dire, philomorie, s'il n'eut mieux aimé soulder legitimemẽt deux noms François en vn, ayant telle signification. Quant au reste, lon entẽd facilement (mesmes par ce que i'ay sus escript) qu'il n'est raisonnable de s'accorder à luy en ce que tous les estudians en ceste dicte science soyent

ſemblables à pluſieurs ignorans, leſquels pourſuiuans vn meſme eſtude, demeurent toute leur vie en erreur: ne que les frais ſoyent tels qu'il dict, à ceux qui bien entendent les principes: car Geber & pluſieurs autres hómes ſcauans & bien experimentez en cecy, ont affermé le contraire. Et touchant l'vſage du fruict d'iceluy artifice, j'aduoüe que les fols ne ſçauēt bien vſer des choſes bonnes: mais ceſte dicte ſcience n'a encores (que l'on ſçache) eſté cogneuë que par gens prudens: chacun deſquels a de ſa part donné bon ordre, que les inconueniens n'aduinſent, eſquels le bon Girard penſant, nous obiecte, que s'il y auoit profit,

La pluſpart du peuple laiſſeroit ſa propre vacation pour s'appliquer à ceſte Alchymiſterie, à fin de pluſtoſt s'enrichir: d'où aduiendroit petit à petit que toutes choſes demeureroyent incultes, &c.

D'où

D'où vient doncques cela, que plus de gens ne laissent leur propre vacation, pour prendre les loix, ou la Medecine, que font sciences si fructueuses & honorables? Vous diriez, auec Girard, que chacun peut facilement acquerir tout ce qui est profitable: & que le vulgaire doit incontinent estre participant des choses non vulgaires, moyennãt qu'elles ameinét du profit. Il n'est question que de cela: Ainsi les raisins estoyent pour le Renard d'Esope, s'il ne les eut veu si verds. Encores ameine il icy le droit Canon: à fin qu'il n'oublie aucune chose, laquelle luy puisse aider à estre victorieux, & dict.

Aussi que l'Alchymisterie soit art illicite & reprouué, il est tout manifeste: parce, que celuy qui croiroit qu'vne espece se peust trans-ferer en vne autre, ou semblable par œuure humaine, & sans que specialement le createur de toutes choses y

mist la main, seroit infidelle & plus detestable qu'vn Payen, comme il est contenu au droit Canon.

Par la force du Canon (qui a esté faict pour chastier les sorciers.) Il no° veut, comme i'estime, en ce lieu contraindre de consentir que l'Alchymie soit illicite & reprouuee. Si est ce qu'il ne faut estre de si lasche cœur, que de penser icy à se rendre. Qu'est-il donc besoin luy opposer pour la defense d'icelle Alchymie? Il ne la peut offenser; attendu que elle n'est capable de fidelité ne infidelité. Mais si par aduãture il se veut addresser aux Alchymistes, & non à l'Alchymisterie, ainsi qu'il parle, ne pouuant manifester sa fantasie troublee, il nous faut voir la disposition de sa belle argumentatiõ: afin que la vigueur d'icelle soit plus apparente. Soit doncques telle:

Quiconque croid, que par seule œuure humaine vne espece puisse

estre trans-formee en autre, est infidelle.

Que s'ensuit-il par cela? est-ce que les Alchymistes sont infideles? Ouy bien si on les auoit conuaincus, qu'ils creussent que par seule œuure humaine vne espece peut estre transformee en autre. Mais, comme i'ay sus recité, ils confessent que la facture de leur pierre appartient à nature, aidee d'art. Or puis que icelle nature n'est que chambriere de Dieu, & en luy obeissant faict toutes ses œuures, il appert qu'ils ne peuuent icy estre chargez d'infidelité. Et ie pense que entre eux ne s'en trouuera vn si ignorant, qu'il n'entéde bien, que toutes choses sont faictes par la volonté ou permission diuine. Qui douteroit de cela, seroit infidele: comme il m'est aduis, qu'il doit estre entendu par les parolles de S. Gregoire facteur d'iceluy Canon: cõbien que sans dissimuler, lon puisse

eſtimer qu'elles ſoient d'autre efficace. A ceſte cauſe ie les produiray tournees, ſans deſguiſer leur valeur. Voyez les icy.

26.q.
5.c.
episc. Quiconque croid quelque creature pouuoir eſtre faicte ou muee en meilleure, ou pire, ou bien transformee en autre eſpece ou ſemblance, excepté par le Createur meſme qui la faict toutes choſes, certainement il eſt infidelle & plus meſchant qu'vn Payen.

Veritablement ce decret peut tenir ſuſpéds pluſieurs gens diſcrets: attendu que d'vn coſté, ils n'oſeroyent nier ce qu'il afferme: & d'autre, ſelon le ſon de ſes mots, il ſemble forcer les humains de ne croire ce que la veuë leur faict communement croire. Car qui ne voit ſouuent & croit auſſi, beaucoup de plantes & d'autres diuerſes matieres eſtre artificiellemét muez en verre: De ma part ie ne puis comprendre,

dre, que par telle credulité l'on tombe en infidelité & meschanceté: moyennant qu'on cognoisse que la faculté & des choses muables, & des outiers qui aident à les muer, dependét & prouiennent du Createur de toutes choses. Pource les Alchymistes, auec leur art, sont icy hors de dãger, & Girard s'est en vain efforcé de les espouuanter. Gardons pour quelque autre lieu la dispute touchant la transformation des choses singulieres en autres de diuerse espece, & passons outre. En suiuant il obiecte que,

Supposé que ladicte science soit vraye & licite, si est-ce que peu de gens sont idoines de l'entendre. Car les Alchymistes conseillent, qu'on ne s'entremette en cest art, sans premier estre grand Philosophe, *muny de subtilité d'esprit, santé de corps, humanité, patience & plusieurs autres bonnes qualitez, lesquelles deffaillét à trop de gẽs.*

Ce cóseil des sçauans Alchymistes

eſt treſbon,ſuiuant lequel il ne faut eſtre trop hatif à ſe meſler dudict art; Si eſt ce qu'il ne le faut prendre pour vn arreſt, par la rigueur duquel tous ceux qui ſont deſtituez d'aucunes des conditiõs ſuſdictes, ſoyent perpetuellement contraincts d'ignorer ladicte ſcience, laquelle Dieu donne quand, & à qui il veut, par quelque moyen que ce ſoit. Puis il adiouxte,

Qu'on l'acquiert par voyes obliques, & à intention d'vne lucratiue ſi grãde, qu'elle aueugle & aſſoupit les cœurs humains.

A quoy ie reſponds, qu'il ne faudroit blaſmer ſi generalement, pour dire verité. Et encores qu'il ſeroit icy veritable, tel propos n'auroit efficace de perſuader ce qu'il pretendoit. De là il paſſe à

La 8. pretenduë raiſon.

Irraiſonnable: comme faiſant communs entre tous les profeſſeurs de ladicte ſcience, certains vices, leſquels conuien

conuiennent seulement à quelques trompeurs & sophistes particuliers. Il faut donner blasme, ou los à ceux qui le meritent. Apres il conclud ainsi.

Voilà donques à quoy sert & peut seruir cest art. Voilà comment il peut bien teindre & pallier quelque metal, mais non point conuertir la substance d'iceluy en vn autre, cõme faire que le plomb ou estaing soit pur argent. Aussi certes c'est chose que ie ne puis croire.

Ce n'est merueilles, si ayant ainsi executé son entreprise, il veut mettre fin à ses trauaux. Il s'est assez tourmẽté en tel combat pour estre ennuyé & las. Mais, puis qu'il n'a sceu par tous ses assaux offenser, n'irriter, sinon à grande peine, ses ennemis, qui ne se riroit à bon droit de sa folie, le voyant maintenãt retirer & glorifier comme victorieux? Il ioue trop mal son personnage. Le triomphe ne doit preceder la victoire. En fin,

Appelle, par desdain, l'artifice de ladi-ĉte pierre science que n'est mie.

Il est vray que ie croy bien qu'elle n'est mie en son cerueau: ce neantmoins il n'est assez bon orateur pour nous persuader qu'elle ne puisse estre & habiter en quelqu'vn autre: ne que certains escriuains n'ayent couuertement monstré quelque bonne voye pour la trouuer. Mais, que feroit de leurs liures si obscurs, celuy qui en ses versions prend pour ænigmes, les sentences tres-faciles à ceux qui entendent moyennement la langue Latine? On lit en l'exemplaire Latin du L. de R. Bacho, imprimé 15. ans auāt la traduction de Girard, à laquelle est ioincte ladicte epistre (f. 53. page 2. ligne derniere.)

Sed considero quod in pellibus caprarum & ouium non traduntur secreta naturæ vt à quolibet intelligantur, &c.

Qu'est à dire. Mais ie considere que les

les secrets de Nature ne sont redigez
par escrit és peaux des Chieures &
des brebis, en telle sorte que chacun
les puisse entendre.

Or où est l'hôme si hebeté(moyēnāt
qu'il ne soit ignorāt du lāgage Latin
ou Frāçois)qui ayāt leu,ou ouy pronō-
cer ladicte sentēce Latine, cōme des-
sus,ou ainsi tournee,cōme il faut,n'ē-
tende prōptemēt qu'elle signifie, que
la coustume des sages n'est de laisser
leurs grāds secrets, touchāt les choses
naturelles, par escrit à chacū intelligi-
ble,soit en parchemin de brebis,ou de
chieure, où d'autre beste, ou encores
en autre quelcōq; matiere cōuenable
à escrire?Ce q̄ l'autheur mesme,en cō-
tinuāt là son propos,faict assez ample-
mēt cognoistre.Et en sēblable manie-
re parle l'escriuain du L.appellé les se-
crets d'Aristote à Alexandre,disant,ce
dequoy tu m'as interrogé, & desire
auoir cognoissāce,est tel secret,que à

grād peine les cœurs humains le pourrōt endurer: cōme dōc pourra il estre peinct en peaux mortelles? Mais nostre Girard, à faute de cognoistre la significatiō des mots Latins, cuidoit q̄ ledict Bacho eut là parlé ænigmatiquement, & au lieu de trāslater deuemēt le Latin sus mētionné, qu'il dict auoir traduict, nous a fait present de ie ne sçay quelles parolles, desquelles on ne sçauroit tirer sens; car il n'y en a aucū: pource en sa pag. 56. lign. 1. où il a noté Ænygme, il pouuoit biē adiouster, inexplicable. Ie repeteray icy les mots propres de son Ænigme, qui sont tels. En premier lieu ie considere qu'aux poils des Cheures & brebis les secrets de nature ne sont point enseignez, de peur qu'vn chacun les entende.

Ne voilà pas bons mots ænigmatiques? Or pour me taire des autres, c'est le meilleur, que pour *pellibus*, il entend & expose poils. Ie ne sçay si vn mesme

Docteur

Docteur a donné enseignement de la lãgue Latine à luy,& à celuy duquel il me faict maintenãt souuenir,qui quelque iour voulãt prouuer que S.Ieã Baptiste estoit en son tẽps vestu de peau de Chameau, allegoit les effigies des peinctres, lesquels coustumieremẽt le representent en tel habit,suiuans(cõme il disoit) S. Marc, qui a escrit, *Et erat Ioannes vestitus pilis Cameli.* Mais l'vn & l'autre eussent bien entendu ces 2.ablatifs,*pilis & pellibus*, sans s'abuser diuersemẽt par l'affinité d'iceux, si en retenant chacũ le sien,ils eussent faict mutuel eschange de leurs conceptions & interpretations.

De ce lieu l'õ peut cõiecturer du reste de sa versiõ,à laquelle,peut estre,il donne meilleur nom qu'il n'en pense, en l'appellãt traductiõ.Mais ie la laisse pour telle qu'elle est.Aussi ne l'ay-ie que fueilletee & courue hatiuement, pour veoir s'il y auroit encores riẽ du

ſien, appartenãt à ladicte ſciẽce : quoy faiſant, ſes annotations marginales m'ont faict prẽdre garde en cecy, que ie ne cherchois. Et laiſſe à penſer aux gens de bon iugement & ſçauoir, de quelle grace il propoſe à M. Edouard Laurent, en vne autre ſienne Epiſtre, quelque iour eſtre aduenu, qu'vn hõme de bon eſprit ſatisfaiſant à la demande d'aucũs, qui s'eſmerueilloyent qu'il ne mettoit riẽ en lumiere (cõme font pluſieurs de moindre reparation que luy n'eſtoit) reſpõdit que deſia le nõbre des L. ſurpaſſoit tout aage de les pouuoir lire, tant s'en faut qu'on les puiſſe bien entẽdre. D'auãtage, que pour le preſent on ne pourroit quaſi rien dire que ja n'aye eſté dict au parauãt: ſuiuãt la ſentẽce de Terẽce. Quoy cõſideré par luy ioincte la peur de detraction, il a voulu traduire le traicté de Claude Celeſtin. Où i'eſtime qu'il vueille dire, qu'il a mieux aymé faire

cela,que d'étreprédre à cópoſer, quelque choſe,pour augméter ſi grãd nóbre de liures,ou pour redire choſes dictes. Cóme ſi la verité n'eſtoit deuers pluſieurs ſçauãs hómes,qui eſcriuent, qu'il y a encores infinie choſes non ſçeuës ny enſeignees, leſquelles toutesfois on peut ſçauoir & enſeigner. Mais ie ſuis bié d'auis qu'on ne les attéde de la part dudict Girard:de peur que la lógueur du téps ne fuſt trop facheuſe. Au reſte il a opinió(comme il dóne à entédre) d'eſtre bien digne de faire telle reſpóſe,qu'il dict auoir eſté faicte par ſon, ne ſçay quel hóme par luy loüé de bóté d'eſprit, & peut eſtre cótrouué,pour acquerir,ſoubs la couuerture d'autruy, quelque faueur à ſa pareſſe & ignorance. Mais veritablement ie croy, que plus cõuenable luy ſeroit vne séblable à celle d'Apollonius, lequel interrogé par Euxenus pourquoy il ne mettoit quelque cho-

 ſe par

se par escrit,attendu qu'il auoit & bon sçauoir en Philosophie, & braue stile pour l'expliquer,modestemẽt respondit, qu'il n'auoit encores appris à se taire: & deslors imposa silẽce à sa langue pour long temps. Or si ledit Girard eut communiqué ses conceptiõs accompagnees de detractions & iniustes moqueries touchãt l'Alchymie & les honnestes professeurs & estudians en icelle,lesquels il ne cognoissoit seulement à ses semblables & amis; en contenant honnestement sa langue, à l'imitation d'iceluy Apollonius,& sa main,sans leur dõner abandon de les publier, il n'eut esté en danger d'abuser quelques ignorans & credules lecteurs,& auditeurs, ne d'estre à bon droict mocqué des sçauans; & ie n'eusse eu la peine de confuter ses resueries ridicules & menteries intolerables.

FIN.